

ANDROY - WIERDE



Monsieur Robin

LE CRÉSPON

Numéro 21
Août 1995

BUCHENWALD,
DORA,
RAVENSBRÜCK,
MAUTHAUSEN...
DES GENS COMME NOUS,
DES VOISINS,
Y ONT CONNU L'ENFER



SOMMAIRE

EDITORIAL

IL ETAIT UNE FOIS

La paroisse de Wierde sous l'occupation française

Une période difficile pour l'Eglise mais une période de gloire pour la paroisse de Wierde élue église primaire pour le sud de Namur 28

DES GENS DE CHEZ NOUS

Jean de Moreau et Joseph Lelaboureur

Deux résistants malheureusement arrêtés à la veille de la libération et précipités dans "la nuit et le brouillard" des camps de concentration nazis : Buchenwald, Dora...
Un hommage à leur héroïsme. 5

Pour avoir accueilli deux Anglais

L'aventure tragique d'un couple de fermiers voisins Jeanne et Emile Delbruyère; lui a été fusillé au Tir national; elle a été condamnée à la mort lente des bagnes et des camps nazis : Ravensbrück, Mauthausen...
Un hommage, aussi, à leur courage et leur héroïsme. 14

NOTRE VILLAGE

Les baloûjes sont de retour

Hé bien non ! La pollution n'a pas eu raison des hannetons.
La preuve : José Bette en a vu. 38

Cette revue est éditée trois fois l'an par l'ASBL Le Crespon. Les articles présentés traitent les différents thèmes intéressant notre communauté, tant dans le domaine des sciences naturelles ((botanique, zoologie, géologie, géographie...) que des sciences humaines (histoire, folklore et traditions, archéologie, sociologie, onomastique...).

Vous pouvez vous y abonner en vous adressant à Marcel Bertrand (tél. 40 02 92). L'abonnement annuel coûte 250 francs que vous pouvez verser au compte CGER N° 001-2035555-86 de l'ASBL Le Crespon, rue du Perseau 15, 5100 Wierde.

Les colonnes du Crespon sont ouvertes à tous. Si cela vous intéresse, vous pouvez prendre contact avec l'un des membres du comité de rédaction : Marcel Bertrand, José Bette, Jacqueline Blondiaux, Géo Donnet ou Philippe Jacquet.

Les textes, photos et dessins publiés restent la propriété de leurs auteurs.

Mise en page : Jacqueline Blondiaux.

Editeur responsable : Géo Donnet, rue du Vieux Fermier 17 à 5100 Wierde.

EDITORIAL

Les projecteurs se sont détournés sur de nouvelles actualités ; la commémoration de la libération des camps et de la fin de la guerre n'est déjà plus qu'un souvenir. Il reste cependant tant à raconter encore et tant à méditer.

Pour rester fidèles au « devoir de mémoire et de reconnaissance » évoqué dans le précédent numéro, nous publions cette fois l'histoire tragique de quatre voisins, quatre héros de cette guerre qu'on aurait intérêt à ne pas oublier trop vite. Il ne faudrait pas oublier trop vite en effet que le règne de la violence et de la cruauté, de la souffrance et de la destruction, de la haine et de l'orgueil, rappelé au travers de ces témoignages, s'est mis en place de la manière la plus démocratique, la plus simple qui soit : un peuple a élu ses propres bourreaux et, du même coup, ceux de l'Europe entière. Nos dernières récentes élections ont montré que trop de gens hélas ! ont oublié un peu trop vite.

Autre leçon. Quand vous aurez lu l'histoire de Joseph Lelaboureur, Jean de Moreau, Jeanne et Emile Delbruyère, vous ne pourrez pas vous empêcher de vous poser des questions. Qu'aurais-je fait, à leur place, dans leur situation ? Aurais-je eu leur détermination, leur courage ? Il en faut tellement, du courage, devant la souffrance qui dure, devant l'horreur qui se prolonge.

Et puis, indépendamment de ce que ces récits peuvent nous apporter comme sujets de méditation, il est utile de, simplement, savoir ; pendant cinquante ans, des gens comme nous, des voisins ont porté en eux le poids d'un souvenir atroce ; pendant cinquante ans leurs cauchemars ont été hantés par cette plongée en enfer. Et nous avons vécu à côté d'eux, sans savoir.

Mais le récit ne parvient pas à rendre vraiment compte de la réalité. « Le témoignage est indispensable comme matériau de la mémoire historique mais il est insuffisant pour la transmission des sensations. On peut transmettre des connaissances, des informations, mais faire ressentir, faire vivre les choses, c'est très difficile. Prenez l'odeur des camps, des fours crématoires, des latrines, des corps. Comment rendre cela ? On peut trouver des mots. Mais personne ne peut vraiment imaginer. » (Jorge Semprun).

Il faudrait le faire pourtant. Il faudrait prendre le temps d'imaginer, à partir de ces récits dont les détails permettent de comprendre l'effroyable « système de torture permanente » organisé par les nazis, selon notre propre sensibilité, ce que ces hommes et ces femmes ont pu ressentir.

Jorge Semprun, encore, dans un très beau livre récent (*L'écriture ou la vie* - Editions Gallimard - 1944) met en évidence l'essentiel du système concentrationnaire nazi : LE MAL RADICAL.

« Même si l'on avait témoigné avec une précision absolue, avec une objectivité omniprésente – par définition interdite au témoin individuel – même dans ce cas on pouvait manquer l'essentiel. Car l'essentiel n'était pas l'horreur accumulée, dont on pourrait égrener le détail, interminablement. On pourrait raconter n'importe quelle journée, à commencer par le réveil à quatre heures et demie du matin, jusqu'à l'heure du couvre-feu : le travail harassant, la faim perpétuelle, le permanent manque de sommeil, les brimades des Kapo, les corvées de latrines, la « schlague » des S.S., le travail à la chaîne dans les usines d'armement, la fumée du crématoire, les exécutions publiques, les appels interminables sous la neige des hivers, l'épuisement, la mort des copains, sans pour autant toucher à l'essentiel, ni dévoiler le mystère glacial de cette expérience, sa sombre vérité rayonnante : la ténèbre qui nous était échue en partage. Qui est échue à l'homme en partage, de toute éternité. Ou plutôt, de toute historicité.

– L'essentiel, (...), c'est l'expérience du Mal. Certes, on peut la faire partout, cette expérience... Nul besoin des camps de concentration pour connaître le Mal. Mais ici, elle aura été cruciale, et massive, elle aura tout envahi, tout dévoré... C'est l'expérience du Mal radical...

... Le Mal est un des projets possibles de la liberté constitutive de l'humanité de l'homme. De la liberté où s'enracinent à la fois l'humanité et l'inhumanité de l'être humain.

Et puis, de cette expérience du Mal, l'essentiel est qu'elle aura été vécue comme expérience de la mort... Je dis bien expérience... Car la mort n'est pas une chose que nous aurions frôlée, côtoyée, dont nous aurions réchappé, comme d'un accident dont on serait sorti indemne. Nous l'avons vécue... Nous aurons vécu l'expérience de la mort comme une expérience collective, fraternelle de surcroît... »

Au cœur de cette expérience de la mort, au cœur de ce Mal absolu, au cœur de cette horreur organisée pour les broyer, des hommes et des femmes sont parvenus à conserver leur dignité, des hommes et des femmes sont restés courageux, justes, solidaires, généreux.

Des gens comme nous, des voisins.

Géo Donnet

PROJETS

- Nous compléterons notre commémoration de la libération dans le prochain numéro. Il nous reste à parler de la Résistance, des prisonniers rapatriés avant 45, des volontaires de 44, des prisonniers de guerre...
- La suite de l'étude de la paroisse de Wierde : l'église romane, un article abondamment illustré !

D'ANDROY A DORA - JEAN DE MOREAU ET JOSEPH LELABOUREUR

Jean de Moreau et Joseph Lelaboureur sont des voisins. L'un habite le château d'Andoy, l'autre chez ses parents, à la rue du Perseau, une maison dont le jardin côtoie la ferme du château.

Ils sont voisins encore, ce 8 août 1944, dans ce wagon à bestiaux, surpeuplé, surchauffé, qui les conduit de la prison de Namur vers l'Allemagne, vers Buchenwald, vers un destin atroce, vers la mort...



Joseph Lelaboureur à 20 ans

Joseph Lelaboureur a 23 ans. Il a été arrêté par la Gestapo il y a juste un mois, le 8 juillet. En mai 40, il venait d'achever ses études à l'athénée de Namur ; avec cinq autres jeunes gens du village, il a connu

l'aventure des CRAB (Centres de recrutement de l'armée belge) qui l'a conduit au pied des Pyrénées. Puis il est devenu employé communal, adjoint de Cyrille Hastir, alors secrétaire communal des communes de Wierde, Sart Bernard et Naninne. Fonction très intéressante pour obtenir les fausses cartes d'identité et les timbres de ravitaillement qui permettent la survie des Juifs cachés et des maquisards. Réfractaire au travail obligatoire en Allemagne, il est entré dans la résistance. En septembre 42. Résistant armé dans l'armée secrète. Groupe de Courrière.

Il y est fort actif et y devient sous-officier. On ne sait trop comment les Allemands ont connu son activité clandestine. Par une dénonciation, sans doute... Ce midi du 8 juillet il allait à vélo, avec Gilbert André (un compagnon de l'AS) de Sart Bernard vers Maillen. Une voiture noire ; des hommes en uniforme noir ; les voici emmenés à la prison de Dinant, interrogés, torturés. Ils se taisent... Le 13, ils sont transférés à la prison de Namur ; pendant ces quelques semaines à Namur, moins cruelles, les familles parviennent à faire passer quelques colis et des signes discrets d'affection d'une maison voisine qui donnait sur la prison.

Jean de Moreau est plus âgé ; il a 39 ans au moment de son arrestation. Après des études de droit il devient journaliste à "Vers l'Avenir" ; des reportages aventureux le conduisent en Espagne, au coeur de la guerre civile... ; en 39, il est bourgmestre de Wierde, fonction difficile dans un village devenu, pendant la drôle de guerre, une place forte envahie par l'armée ; en mai 40 il essaie, aussi désespérément, de rejoindre les CRAB, ce qui le conduit au Cap d'Agde, au bord de la Méditerranée. Rentré à Andoy, il reprend ses fonctions et, dès juin 40, devient résistant par la presse clandestine : "Tenir" et "La Libre Belgique" ; en octobre 40 il



Jean de Moreau en 1939

s'engage plus loin, dans un réseau de renseignement (sa position et ses convictions le retiennent d'être résistant armé) : le service "Cleveland-Clarence" dont il deviendra le responsable provincial. Il y a le grade de capitaine. Il est actif, courageux mais si prudent qu'il ne sera pas inquiété pendant ces quatre années de résistance. Ce n'est qu'à quelques semaines de la libération qu'il est arrêté. Le 1 août 1944.

Dans la nuit précédente, il y avait eu de nombreux mouvements de troupes sur les routes du Condroz.

Ce matin-là, vers 7 heures, on ne sait pour quel motif, le château d'Andoy est investi et

perquisitionné. Interdiction est faite au bourgmestre de quitter le village.

Le soir, nouvel interrogatoire au château, plus agressif. Sous le prétexte que des armes et des explosifs auraient été découverts dans le fortin situé dans le parc (ce qui n'a jamais pu être confirmé) les Allemands l'emmènent à la prison de Namur. Comme otage. Pas comme résistant. Il n'est ni interrogé ni condamné. Comme Joseph Lelaboureur, comme tant d'autres, il sera simplement plongé dans l'oubli, dans "la nuit et le brouillard", "Nacht un Nebel", dans la mort lente des camps nazis...

BUCHENWALD

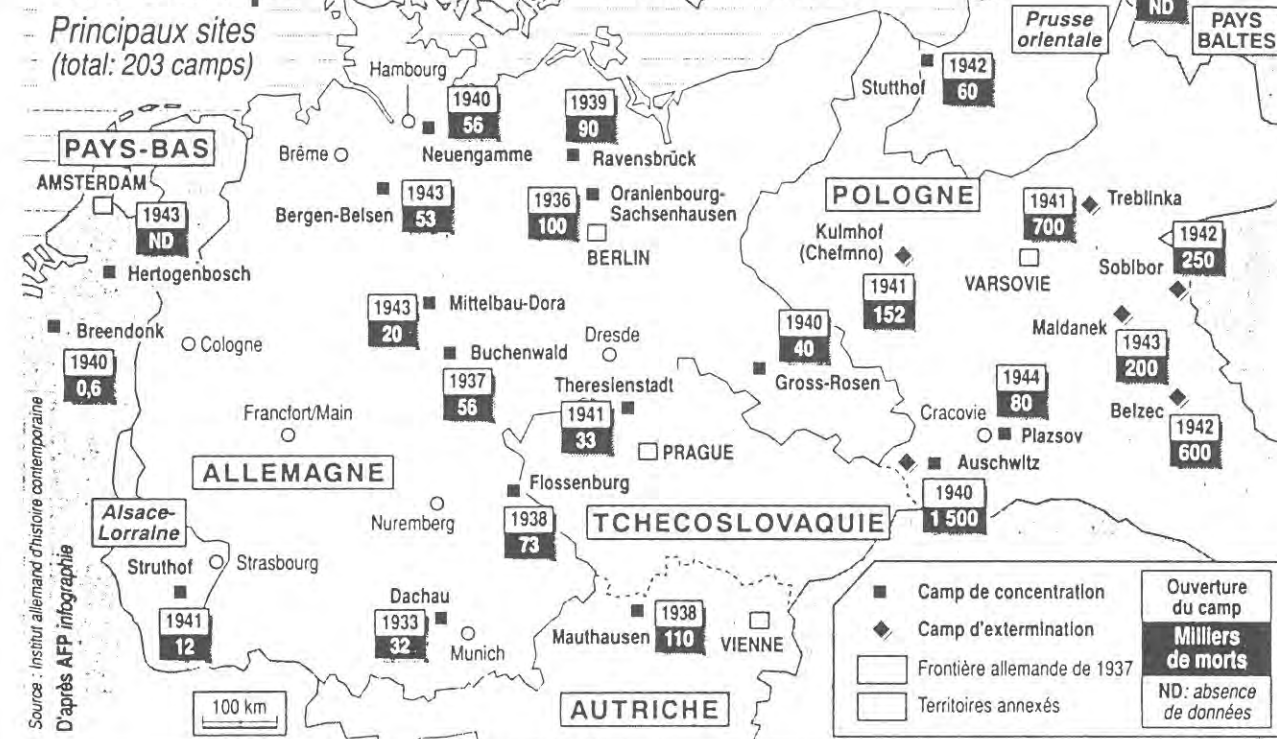
Le 8 août, le convoi emmène plus de 800 Belges. Plus de cinquante hommes par wagon à bestiaux, deux seaux d'eau pour la soif, deux seaux pour les latrines, un quignon de pain pour chacun. La chaleur et la promiscuité rendent le voyage très pénible. Le 10 août au soir, arrivée à Buchenwald.

On débarque dans les aboiements des SS et des chiens, sous une pluie de coups de matraques et d'injures ; en rangs par cinq, on les presse sur "le chemin du sang", le chemin du camp.

Et se succèdent, dès l'arrivée, les postes classiques de dépouillement et d'humiliation : confiscation des objets de valeur (montre, alliance,...), déshabillage, rasage complet (tête, poitrine et pubis), désinfection (c'est-à-dire badigeonnage des parties rasées), douche, immatriculation et rhabillage.

A partir de là, ils ne sont plus que des numéros anonymes vêtus d'un pantalon et d'une veste de toile grossière, aux tristes rayures grises, "chaussés" de galoches informes, simples semelles de bois mal tenues par une bande de toile.

Les camps de la mort du III^e Reich



Source : "Le Soir" du 25 janvier 1995

Les galoches, ou claquettes... un des supplices les plus infernaux des camps ; elles tordent les chevilles, obligent à lever haut les pieds à chaque pas, dérapent sur les cailloux, s'engluent dans la boue ! Les chaussettes russes n'arrangent pas les choses : carrés de toile savamment pliés et retenus vaillent que vaillent par un bout de ficelle.

Joseph Lelaboureur n'est plus que le 75.456 et Jean de Moreau 75 431 ; un numéro à coudre avec la lettre B et le triangle rouge sur la veste et le pantalon. Un numéro à réciter en allemand au moindre appel des gardes.

Les prisonniers sont placés en quarantaine, dans d'immenses tentes, pendant trois jours, avant de déménager dans le "petit camp". Entassés, dans le bloc 57, dans ces sortes d'immenses clapiers composés de trois ou quatre plates-formes superposées, garnis de maigres paillasses remplies d'un peu de paille de bois et de beaucoup de puces. Ils font connaissance avec un autre des

supplices des camps : les appels interminables, épuisants, humiliants. Surprise. Ils rencontrent dans le "petit camp" de tout jeunes enfants, des tziganes pour la plupart.

Ils ne restent que quelques jours à Buchenwald. Le 23 août, dans le convoi du 10, on sélectionne 500 prisonniers pour installer un nouveau camp extérieur, à Blankenburg.

BLANKENBURG

Blankenburg est un nouveau kommando du complexe de Dora-Mittelbau. "Dora : ce joli nom de femme évoque, pour ceux qui en ont réchappé, un univers atroce..."

Le camp de Dora a été établi en 1943, près de Nordhausen, pour fournir la main d'oeuvre nécessaire à la production des V1 et V2, dans les usines souterraines creusées dans le massif du Harz... A partir des

galeries creusées des 1936 pour des dépôts de matières stratégiques, les projets du complexe de Dora étaient immenses.

Des dizaines de milliers de détenus y furent astreints à des travaux exténuants : creusement et aménagement du complexe souterrain, évacuation des dépôts, installation des chaînes de montage...

La production des V2 commença en janvier 44 pour atteindre 600 engins par mois en mars 1945. Londres et Anvers en ont beaucoup souffert.

Dora avait une sinistre réputation : *"Dora, c'est l'enfer de Buchenwald"*, *"Dora, 2000 hommes y sont envoyés chaque quinzaine et chaque jour une cargaison de 100 à 150 cadavres en revient. Ils sont déversés dans le crématoire."* Les cinq cents prisonniers ne vont pas au camp de Dora proprement dit, mais à une trentaine de kilomètres au nord, de l'autre côté du massif du Harz. Blankenburg, à mi-chemin entre Hannovre et Leipzig, au sud-ouest de Berlin.

Il leur faut une longue journée, entassés dans des "wagons à bestiaux", dans une chaleur torride, sans boisson, pour faire la

centaine de kilomètres qui séparent Buchenwald de Blankenburg. Là, le camp, ce sont des tentes de la "Jeunesse hitlérienne", installées dans une sablière désaffectée, entourées de barbelés électrifiés dominés par des miradors. Ils y arrivent le 25 août, deux mois après le débarquement, à la veille de la libération de la Belgique !. But de l'installation de ce nouveau aussenlager : creuser et équiper des galeries dans la montagne pour installer des usines d'armement souterraines.

Dès le lendemain, les esclaves sont répartis en plusieurs "kommandos" : la "mine" (les terrassiers des galeries), la construction des baraquements, le déchargement et le transport des matériaux. Travail dans des conditions épouvantables. Travail sous les coups de "gummi" des kapos (chefs de kommando) et des vorarbeiters (contremaîtres). La gummi est une matraque faite d'un câble électrique dans un tuyau de caoutchouc. Les kapos et les vorarbeiters sont, pour la plupart, des prisonniers de droit commun allemands.



Au petit camp de Buchenwald, des enfants

Le kommando K était le plus meurtrier ; il était chargé de transporter les matériaux de construction à l'intérieur du tunnel sous les injures et les coups d'un kapo d'une cruauté impitoyable. C'était un condamné pour meurtre. Cela bien sûr sous l'oeil bienveillant des sentinelles SS qui en remettaient, parfois. Joseph Lelaboureur et Jean de Moreau furent hélas désignés pour ce terrible kommando.

Ces malheureux devaient en effet, au pas de course, porter des bottes de fer à béton et des sacs de ciment, charger les wagonnets Decauville de matériaux de construction (sable, gravier,...) et des déblais de la "mine".

Récit de A. Liber : *"Nous devons être trois pour pousser un wagonnet et les wagonnets devaient se suivre de très près pour faciliter la surveillance. Celui qui était au milieu risquait à chaque instant de se faire coincer lorsque le wagonnet précédent était bloqué par une pierre ; c'est ainsi que je fus blessé au tibia ; par contre ceux qui poussaient sur les côtés étaient les mieux placés pour recevoir les coups des kapos... Le transport des barres à béton, quatre ou cinq barres pour quatre hommes, fut horrible ; nos épaules furent rapidement meurtries par le poids et le balancement des barres, malgré des petits coussins de papier de sacs de ciment ; l'entreprise était d'autant plus pénible qu'un des quatre était plus petit que les autres. Sans compter les coups de matraque des kapos..."* Sans compter aussi que ces épaules (comme le reste) étaient complètement décharnées.

En octobre, ils emménagent dans les blocs nouvellement construits mais inachevés, sans porte ni fenêtre, où ils retrouvent les pénibles châlits à trois étages.

Le travail exténuant, dans des conditions épouvantables, va durer tout l'hiver. Mais pas pour Jean de Moreau. Au début du mois de novembre, il est admis à l'infirmerie du camp : grippe, bronchite, probablement

pneumonie. Le 19 novembre il est transporté dans un camion découvert au camp de Dora. Là, son état empire. Il demande *"De grâce, trouvez-moi un prêtre"*. On n'en trouve pas. Jean de Moreau meurt le 3 décembre, à l'infirmerie de Dora. Il y a vraisemblablement été incinéré.

Joseph Lelaboureur tombe malade également : pneumonie. Mais il y surviva.

LES CONDITIONS DE VIE

Bien que le complexe de Dora-Mittelbau ait été créé pour exploiter massivement les détenus prisonniers politiques comme main d'oeuvre pour l'industrie d'armement, paradoxalement, les SS n'en oublièrent pas pour autant la fonction répressive et exterminatrice des camps.

Le système concentrationnaire nazi avait institutionnalisé et organisé l'horreur, mettant les prisonniers en état de torture permanent, dans tous les détails, à tous les moments de la vie. Cette volonté se manifestait dans l'habillement, le logement, la nourriture, l'hygiène, les appels, le travail, le traitement brutal, les soins médicaux.

L'habillement était dérisoire, informe, disparate, insuffisant pour protéger du froid et de la pluie ; rarement nettoyé ; les galoches étaient à elles seules des instruments permanents de torture...

Le logement était exigu, répugnant, assurant une promiscuité très pénible ; les paillasses étaient insignifiantes, les couvertures trop peu nombreuses...

La nourriture était un des moyens principaux de torture ; une nourriture largement en dessous du minimum vital : *"pas assez pour vivre et un peu trop pour mourir"*. La faim tourmente les prisonniers, une faim furieuse, obsédante, *"qui ne se calme jamais et que l'absorption des maigres repas ne fait qu'aiguïser."* *"Le matin, ersatz de café ; un pain d'un kilo pour cinq détenus ; parfois un peu de*

margarine ou une rondelle de saucisson ; le midi une louche de soupe qualifiée d'eau de vaisselle ; le soir un bol de "jus" avec lequel on mangeait le restant de pain."

Récit de A. Liber : "On diminue notre pain : au lieu d'un pain pour cinq, on n'en a plus droit qu'à un pain pour six. C'était le chef de chambre qui coupait les pains et pour être sûr que toutes les rations étaient équivalentes, on les pesait à l'aide d'une balance de la fabrication d'un camarade : au milieu d'un bout de bois servant de fléau, il y avait une ficelle au bout de laquelle pendait une sorte de poinçon en bois. On suspendait à ces poinçons, en les enfonçant, une ration de pain de chaque côté, puis, après les avoir comparées, on les changeait de côté. On devait parfois retirer un morceau de pain à une ration pour l'ajouter à une autre, jusqu'à ce que l'équilibre soit établi. On déposait alors toutes les rations sur la table, en présence de tous les affamés, et à la demande du chef de chambre, un camarade, le dos tourné à la table, désignait une ration par homme ; cinquante rations étaient ainsi attribuées."

"Un mois après leur arrivée, les nouveaux venus avaient généralement perdu de 20 à 25 kilos. Il y avait deux formes d'amaigrissement : l'amaigrissement simple (disparition de toute la couverture graisseuse de l'organisme, fonte musculaire, fonte viscérale, fragilité osseuse, cœur altéré, tension artérielle diminuée) et les œdèmes, d'abord localisés aux jambes puis généralisés. "Les fumeurs donnaient leur nourriture pour avoir de quoi fumer... la plupart sont restés là-bas ; ils fumaient jusqu'au papier des sacs de ciment."

L'hygiène est lamentable. Quand il y en a, les robinets sont en nombre dérisoire. Les vêtements (trop rarement désinfectés) et les paillasses grouillent de vermine, de poux. Beaucoup de prisonniers souffrent de la gale et se grattent continuellement. Les latrines ne sont que d'impudiques et répugnantes

feuillées collectives où le papier hygiénique est évidemment inconnu.

Les appels étaient aussi (avec la faim et les poux) une véritable hantise. Il y avait le "Zählappel" (contrôle numérique par bloc), l'"Arbeitappel" (contrôle des kommandos de travail) et plus rarement l'appel général (contrôle de l'ensemble du camp). L'appel ! Cérémonie lente et interminable qui imposait un effort physique redoutable.

"Les Allemands couraient dans tous les blocs pour faire sortir les prisonniers et les rassembler sur la place. Une fois tous alignés par blocs, le chef de camp arrivait. Au commandement "Mützen ab" il fallait d'un seul élan, lever les bérets et les rabattre le long du corps. Les SS armés de calepins, crayons, gommes et schlague nous comptaient. Une erreur ? On recommençait. S'il fallait une heure, nous restions une heure au garde-à-vous. S'il en fallait deux, nous restions figés, immobiles, raidés et silencieux pendant deux heures. C'était long, long, interminable. Un camarade tombait d'épuisement : il passerait le lendemain au four crématoire. Un autre mettait ses mains en poche, il recevait vingt-cinq coups de schlague. Ce calvaire dans le froid, la neige, la pluie ou le vent reste gravé dans toutes les mémoires. Même les morts devaient être présents à l'appel dans cet univers ubuesque ; ceux qui succombaient après le premier appel étaient portés au deuxième par des camarades. Appel ist Appel !"

Le travail, on l'a vu, était épuisant ; par le rythme, la nature même du travail et les horaires démentiels. "Le manque de sommeil était devenu un supplice ; c'était une obsession ; je ne songeais plus qu'à ça : dormir ! dormir ! dormir une dernière fois pour ne plus rien voir, ne plus rien sentir, ne plus rien savoir."

Enfin, en plus de tout cela, il y avait les coups et l'angoisse des coups, continue et obsédante : "A tout instant les kapos et les

SS saoulaient les prisonniers de cris, d'injures et de coups. Et cela commençait le matin. Pour commencer à travailler à cinq heures, nous étions réveillés à trois heures trente. Pour nous mettre dans l'ambiance du camp, les kapos et les vorarbeiters nous sortaient du bloc à coups de schlague. Et tout le long de la journée, les coups pleuvaient pour les motifs les plus futiles." Pour les infractions estimées plus graves, les châtiments étaient plus sévères : suppression de nourriture, cachot, flagellation (25 ou 50 coups de schlague, penché sur un chevalet)... Parfois, le détenu était battu à mort, fusillé ou pendu.

Paradoxalement, au sein de ce système dont la logique était l'extermination, il y avait une infirmerie, le "Revier". A Blankenburg, le "revier" a été dirigé d'abord par un médecin russe puis par un médecin français (détenus). Mais c'était le médecin SS qui prenait les températures avant de délivrer l'éventuel billet d'admission ; car pour être admis, il fallait avoir suffisamment de fièvre ; de toute façon, on ne prenait au "Revier" que dans la limite des places disponibles, lesquelles correspondaient au nombre de morts de la veille.

Il n'y avait pratiquement ni médicaments ni soins techniques (les pansements se faisaient avec du papier, les fiévreux recevaient un quart de comprimé d'aspirine) et les cas graves étaient envoyés à Dora (c'est ce qui arriva à Jean de Moreau). On faisait cependant la file devant le "Revier" pour, pendant quelques jours, être dispensé de travail et d'appel et récupérer ainsi quelque force pour tenir encore un peu, quelques mois, quelques semaines ou quelques jours.

L'ensemble des conditions de vie abominables du détenu développe une pathologie spécifique au milieu concentrationnaire : "pathologie du complexe de la faim, de la crasse, de l'encombrement, du froid, de l'angoisse..." ; pathologie manifestée par un amaigrissement extrême, de gros œdèmes

(compliqués d'ulcères et de phlegmons), des accidents pulmonaires catalogués pneumonie ou pleurésie, des diarrhées...

Voilà. C'est à cause de toutes ces conditions inhumaines que Jean de Moreau est mort à Dora, le 3 décembre, après quasiment quatre mois d'enfer. Sa constitution, probablement un peu plus fragile, ne lui a pas permis de tenir plus longtemps.

C'est à cause de tout cela que Joseph Lelaboureur n'a survécu que de justesse, invalide jusqu'à sa mort des séquelles de cette "pathologie concentrationnaire".

Un calcul cynique des nazis prévoyait que ce régime devait épuiser en neuf mois une jeune adulte en bonne santé. Pour beaucoup il était temps que la libération arrive.

L'EVACUATION

Au début d'avril 45, les nazis, au milieu de la débâcle de leur armée, décident de vider les camps de concentration. L'évacuation des camps, hélas, se fait avec la même cruauté, le même sadisme : les marches de la mort.

Les quatre cents survivants de Blankenburg-Oesig "Klosterwerke" (nom précis du camp) entament cette marche en quatre colonnes de cent ; une première étape les conduit en trois jours à Magdebourg, au bord de l'Elbe. Marche tragique d'hommes exténués ; ceux qui ne savent plus suivre sont abattus, d'une balle dans la tête, au bord de la route (c'est ainsi que mourut à Magdebourg le Père Harmel, prieur de Maredsous, comme 28 autres prisonniers). Le 8, on les embarque à Magdebourg sur une péniche hollandaise (la "Wilma") avec les centaines de Juifs venus de l'autre camp de Blankenburg (le commando "Turmalin"). Ils navigueront dans cette péniche pendant cinq jours, remontant l'Elbe puis un canal jusqu'à Lübeck, dans des conditions épouvantables. Littéralement entassés les uns sur les autres

dans la cale, sans boisson, sans nourriture ; autour de seaux hygiéniques qui débordent ; certains parviennent à pêcher un peu d'eau du fleuve avec une boîte lancée par-dessus bord au bout d'une ficelle...

Le 13, à Lübeck, la marche à pied reprend, toujours scandée par l'exécution de détenus exténués et affamés ; une marche épuisante de 27 kilomètres qui les conduit à Sarau, un petit village au Nord-Ouest de Lübeck, où ils sont logés dans une immense grange. Logés mais pas nourris.

A. Liber raconte qu'il a sucé pendant trois jours une aile de poulet volée au fermier, mangé des escargots trouvés dans la prairie avec des feuilles d'aubépine. Dix-huit Belges y succombent, enterrés dans une fosse commune derrière la ferme.

Les SS obligent les prisonniers à se laver dans l'eau glacée d'une rivière proche et les rassurent : "Ne vous en faites pas, avant l'arrivée de vos alliés nous vous enfermerons dans la grange et nous y mettrons le feu." Ainsi l'angoisse succédait à l'espoir suscité par les tirs d'artillerie qui marquaient l'arrivée des Anglais.

Ce ne sont pas les Anglais qui viennent les libérer, mais les Suédois. Le 30 avril, dans l'après-midi, les Belges, les Français et un Hollandais sont transportés en camion à Lübeck. Le miracle s'explique ainsi : le comte Bernadotte avait obtenu du Reichsführer SS Himmler la libération des prisonniers scandinaves et d'autres pays occidentaux ; la Croix-Rouge suédoise, ratissant la région, avait découvert la grange...

Dans la rade de Lübeck, deux navires de la Croix-Rouge, qui ont apporté des colis pour les prisonniers de guerre, attendent les prisonniers politiques. Ils embarquent sur le Magdalena. Premier contact, après tant de mois, avec des sourires accueillants et des choses dont ils retrouvent le goût avec émerveillement : du beurre, du chocolat, des cigarettes ! Le navire échappe de justesse au bombardement anglais qui provoqua la

"tragédie de Lübeck" où plus de dix mille prisonniers politiques trouvèrent la mort. Cette tragédie à laquelle avait échappé également Jules Tasiaux, dont le calvaire a été raconté dans le numéro précédent du Crespon.

Le 2 mai 45 la côte suédoise est en vue. Ils accostent à Trelleborg. Ils y seront traités comme des princes. Ils restent d'abord en quarantaine pendant quatre semaines dans une école transformée en hôpital, puis on achève de les retaper, physiquement et moralement, dans une région touristique où ils sont l'objet des soins les plus attentifs de la part des Suédois.

Ils sont rapatriés le 11 juillet en train jusqu'à Malmö, ferry-boat jusqu'à Copenhague, avion militaire jusqu'à Bruxelles. Joseph Lelaboureur arrive à Andoy le 13 juillet, dans un village qui fête son retour avec beaucoup d'émotion.

PETIT COMPLEMENT D'INFORMATIONS

- Un qui a eu chaud, au moment des perquisitions au château, le jour où on a arrêté Jean de Moreau, c'est Joseph Beckers. Verviétois, réfugié, caché au château depuis deux ans pour échapper au travail obligatoire en Allemagne, il a pu s'éclipser de justesse au moment critique. Ce qui lui a permis d'épouser plus tard Marguerite, une des deux soeurs de Joseph Lelaboureur.

- Jean de Moreau avait épousé en juin 1941 Gabrielle d'Hoffschmidt ; ils ont eu deux enfants. Chrétien convaincu, ardent patriote, il a laissé le souvenir d'un homme intègre et courageux, d'une autorité naturelle, d'un dévouement absolu, ayant un sens aigu du devoir et de la justice. Sa jeunesse et ses

activités de journaliste et de bourgmestre ont été racontées dans le n° 5 du Crespon, "La cloche de feu - Mai 1990".

"Doué d'un courage ardent ce patriote soutint très brillamment au sein d'un service de renseignements et d'action une lutte ardente contre l'envahisseur. Avec une activité inlassable réalisa à l'entière satisfaction de ses chefs les missions dangereuses dont il fut chargé. Arrêté et déporté en Allemagne il mourut victime de son dévouement à la cause alliée faisant preuve du plus pur esprit de sacrifice."

Texte des distinctions attribuées à Jean de Moreau en 1946 (Chevalier de l'ordre de Léopold II avec palme et croix de guerre 40 avec palme).

*

- Joseph Lelaboureur a épousé en 1947 une demoiselle d'Assesse, Marie-Caroline Couclet. Devenu fonctionnaire à la Douane, il s'est tout au long de sa vie occupé activement de l'association des anciens prisonniers politiques. C'est ainsi que, par exemple, il représentait la Régionale de Namur, le 30 avril 90, à l'inauguration d'une pierre commémorative, placée à la ferme de Sarau. Il est hélas ! décédé en mars 91.

"Membre de l'Armée Secrète depuis septembre 1942. Accomplit avec dévouement toutes les missions qui lui furent confiées. Arrêté en raison de son activité patriotique, le 8 juillet 1944, et déporté en Allemagne, y subit avec courage les rigueurs des camps de concentration."

Texte des distinctions attribuées à Joseph Lelaboureur (Chevalier de l'Ordre de Léopold II avec palme et croix de guerre 1940 avec palme).



Monsieur Joseph LELABOUREUR

époux de Marie-Caroline COUCLET
rédacteur des Douanes
grand invalide de guerre
prisonnier politique rescapé de Buchenwald
Blankenburg-Dora
résistant armé AS
officier de l'Ordre de Léopold II
chevalier de l'Ordre de Léopold II
avec palme et glaives
croix de guerre avec palme
croix des prisonniers politiques 2 étoiles
médaille de la résistance
médaille commémorative
avec 2 sabres croisés

né à Andoy-Wierde le 18 octobre 1921 et décédé à Assesse le 11 mars 1991, muni des secours de la religion.

REMERCIEMENTS

- à Brigitte d'Hainaut et Christine Somerhausen qui ont publié (aux éditions Didier-Hatier), en 1991 "DORA. 1943-1945".

- à Alphonse Liber qui a été le compagnon d'infortune de Joseph Lelaboureur et Jean de Moreau, qui a récemment rédigé ses mémoires de guerre et qui m'a fort aimablement reçu et documenté.

- à Marguerite et Ernestine Lelaboureur (les soeurs de Joseph) et Joseph Beckers qui ont fouillé leur mémoire et leurs albums de photos.

- à Albert Delvaux qui m'a fourni beaucoup de précisions administratives. A propos d'Albert Delvaux, il me reste à signaler que c'est par son intermédiaire que Joseph Lelaboureur est entré dans la Résistance.

Géo Donnet.

POUR AVOIR ACCUEILLI DEUX AVIATEURS ANGLAIS...

NOUS ANGLAIS !

9 septembre 42. La ferme s'éveille à une journée d'automne qui s'annonce belle. Calme et laborieuse, comme les autres jours, partagés entre les travaux des champs et l'entretien du bétail. Un jour de fermiers.

Emile attache les chiens et va ouvrir les grilles qui ferment la grande cour carrée. Tiens ! Des gens ! Deux hommes en uniforme bleu. Deux inconnus qui disent "Nous, anglais". Emile les fait entrer. Ce matin de lumière, ce simple jour de fermier vient de se transformer en un jour de guerre. En répondant "Allez, entrez vite", Emile a mis en branle un mécanisme impitoyable qui va broyer sa vie, celle de Jeanne, celle de ses enfants.

"Allez ! Entrez vite". Il emmène les deux Anglais à la cuisine et Jeanne leur fait du café, enfin, le liquide chaud qu'on baptisait "café" en ces temps de disette. Mais prudence, le facteur risque d'arriver ; il ne faut pas qu'il les voie ; on les installe dans la "belle pièce", les enfants sont priés de rester dans leur chambre et les aviateurs parviennent à expliquer que leur avion a été abattu par un chasseur allemand et qu'il est tombé dans les environs ; ils étaient sept ; quatre seulement ont survécu indemnes... ; ils souhaitent rentrer en Angleterre au plus vite...

Ce serait vraiment imprudent de les garder pendant la journée dans la maison, d'autant plus qu'ils tiennent à rester en uniforme, parce que s'ils étaient retrouvés par les Allemands, ils seraient ainsi considérés comme prisonniers de guerre ; en civil, ils seraient des espions, à fusiller d'office. Alors, Jeanne va les mettre à l'abri dans un massif de prunelliers très touffu proche de la ferme, et elle les cache si bien qu'elle aura

du mal à les retrouver pour leur apporter à manger à midi.

Que faire ? A qui s'adresser pour mettre ces deux sympathiques Anglais tombés du ciel sur la route de leur pays ? Emile se dit que peut-être Monsieur Huart, à Namur, pourrait l'aider. L'après-midi, il descend donc à vélo trouver Monsieur Huart.

Méfiance, contrôles. Finalement, Emile se retrouve dans les caves mystérieuses d'un couvent de la rue Saint-Jacques (mot de passe à la soeur portière : "je viens de la part de Léopold") où on le rassure : "Demain, deux hommes viendront chercher vos deux aviateurs".

Et le lendemain, après une nuit confortable dans le foin de la grange et un copieux petit déjeuner, nos deux Anglais sont prêts à suivre les guides venus les prendre en charge.

Prêts ? Pas tout à fait. Il est hors de question de voyager en uniforme ; il faut leur trouver des habits civils. Jack, grand, élancé, correspond à peu près à la taille d'Emile. Mais Robert est plutôt trapu. Où pourrait-on lui trouver rapidement un costume à sa taille ? Il faudra mettre quelqu'un d'autre dans le secret. Ce sera Henri, le fermier voisin. Il apporte volontiers tout ce qu'il faut pour déguiser un jeune aviateur anglais en Belge anonyme.

Good-bye. Au revoir. Thank you. Et bon voyage. Les quatre hommes descendent à pied à Samson par des chemins discrets...

Un bon mois plus tard, par un message radio dont on les a prévenus, Emile et Jeanne savent que Jack et Robert sont bien arrivés et on déjà repris leur vol. Par Namur, Bruxelles, Paris, l'Espagne, le réseau Comète avait réussi à les rapatrier.

SAINT-GILLES

L'affaire aurait pu s'arrêter là. Mais Albert Marchal, un des guides qui ont conduit les Anglais à Bruxelles, revient voir Emile et lui demande de travailler pour le groupe de résistance dont il fait partie. Emile accepte et Albert reviendra régulièrement à la ferme, pour assurer la liaison : Emile a créé un réseau local de renseignement.

Mais aussi, mais surtout, l'autre guide va trahir et, pour un bénéfice dérisoire, livrer aux Allemands bon nombre de résistants. C'est ainsi que le 10 janvier 43, Emile est arrêté et incarcéré à la prison de Saint-Gilles. Il y sera torturé à plusieurs reprises, jugé par trois tribunaux allemands et trois fois condamné à mort. Trois condamnations. L'une pour l'évasion des Anglais (le 20 mars 43), l'une pour détention d'arme (on a découvert un pistolet hors d'usage au hasard d'une des fouilles de la ferme), la troisième pour fait de résistance (un des croquis destinés à Albert Marchal a été trouvé sur une étagère...)

Il est torturé... Sa fille Elisabeth aura un jour l'autorisation de lui apporter des pantoufles parce que ses ongles ont été arrachés et que les souliers sont devenus insupportables.

Il est torturé. Mais il est fort, fier et têtu. Il ne parle pas.

Jeanne. Jeanne malheureuse, Jeanne soudain plongée dans la souffrance et l'inquiétude. Son courage est grand mais la tâche est si lourde : les enfants, la ferme, la prison...

Elle écrit à son père qui habite en France, elle lui demande de venir l'aider. Il viendra. Mais il faut des passeports, l'administration est lente, le voyage difficile. Il n'arrive en Belgique que quelques jours seulement avant que Jeanne soit, à son tour, arrêtée. Le 10 mai 43. Elle aussi est emprisonnée à Saint-Gilles ; elle aussi sera condamnée à mort par le tribunal de la Luftwaffe (le 20 mai aussi, avec son mari Emile, son voisin Henri, Albert Marchal,...) parce qu'elle

assumera, assez fièrement, son parfait accord avec son mari.

AVIS

L'AUTORITE MILITAIRE ALLEMANDE NOUS COMMUNIQUE CE QUI SUIT : CONDAMNATIONS A MORT

Les citoyens belges (...) Emile Delbruyère, Albert Marchal, Henri Rasquin (...) ont été condamnés à mort par un tribunal de guerre pour activité en faveur de l'ennemi.

Le jugement a été exécuté par fusillade. Une partie des condamnés agissant comme membres d'une organisation constituée? à cet effet, les autres n'ayant aucun rapport avec elle, ont soustrait des aviateurs ennemis abattus à l'arrestation de la part de l'autorité occupante, les ont pourvus de vêtements civils, hébergés et ont aidé leur fuite d'une façon quelconque. Dans cet ordre d'idées, il y a lieu de souligner à nouveau que les tribunaux militaires appliqueront impitoyablement à l'avenir également en cas d'appui donné à des membres d'armées ennemies, les peines les plus sévères prévues par la loi. En conséquence, quiconque vient en aide de n'importe quelle façon à un aviateur ennemi, quiconque omet de signaler des membres d'armées ennemies au poste allemand le plus proche, doit se rendre compte des conséquences de son acte et ne peut compter sur aucune indulgence de la part des tribunaux.

Extrait d'un journal de l'époque.

Elisabeth, l'aînée, a presque seize ans. Ses deux frères ont alors onze et quatre ans. Avec son grand-père, elle va faire face,

jusqu'au bout, à cette situation devenue soudain si dramatique. A partir de septembre, à partir de ses seize ans, elle a l'autorisation de rendre visite à ses parents, de leur porter de quoi améliorer un peu le maigre ordinaire de la prison. Visites brèves, tous les quinze jours.

Elle ne reverra que trois fois son papa. Le 20 octobre, après neuf mois de détention, Emile est fusillé au Tir National avec Henri, Albert et quelques autres. Il a quarante ans. Il tombe en criant à ses bourreaux "Vive le Roi. Vive la Belgique. Vive le Christ-Roi." Il a vécu les longs mois d'attente de cette mort brutale avec beaucoup de courage et de fierté, inexorablement fidèle à sa foi chrétienne et à son idéal patriotique.

Elisabeth en conserve un souvenir plein d'affection et d'admiration.

Jeanne est condamnée à mort mais la sentence n'est pas exécutée. Du moins pas tout de suite. Emile a été fusillé ; pour Jeanne, ce sera la mort lente des bagnes et des camps de concentration, la mort lente dans la déchéance et la nuit.

Jeanne n'est plus là maintenant pour raconter. Mais une de ses compagnes de ce terrible chemin de croix l'a fait pour elle, dès juillet 45, dans un beau petit livre : "Calvaire de femmes" (Constance Liégeois - Editions MAISIA - Ciney).

LE VOYAGE

"Nous venons d'achever notre petit déjeuner (un ersatz de café au camphre et une miche de pain noir). Un soldat allemand, une liste à la main, pénètre dans la cellule. Nous avons compris. 'Douche, désinfection, se préparer tout de suite' sont significatifs, un vendredi matin, pour tout prisonnier de Saint-Gilles : il fera partie du 'transport' du lendemain."

"Douche, désinfection des vêtements, visite du docteur, adieux au commandant de la prison, régularisation chez le comptable... beaucoup de formalités inutiles faites très sérieusement par les Allemands. Ils s'imaginent qu'ils ont de l'organisation mais nous ne sommes pas dupes. Tout cela n'est que comédie et jusqu'à la fin ce sera toujours de la mise en scène. Les Allemands sont si bêtes qu'ils s'imaginent que nous les prenons au sérieux."

Samedi. Quatre heure et demie du matin. Aufstehen - Schnell.

Des "paniers à salade" transportent les prisonnières par fournées à la gare du Nord où elles sont entassées dans des wagons cellulaires.

"Nous sommes cinq condamnées à mort dont les recours en grâce ont été refusés deux fois. Nous savons qu'aucune condamnée à mort, partie précédemment en Allemagne, ne donne de ses nouvelles ; c'est le silence angoissant qui se referme sur elle. On nous a glissé incidemment, sans le faire exprès - une Allemande bien entendu - que les condamnées à la peine capitale avaient la tête tranchée à la hache à Dresden, en Saxe. Nous nous refusons, d'un commun accord, à penser à cet éventuel dénouement. Nous voulons vivre aussi longtemps que nous le pourrons."

Un long voyage chaotique commence au cours duquel chaque étape est une nouvelle prison. Le premier arrêt, c'est à Aix-la-Chapelle en ruines. La prison est sale, froide et humide ; la nourriture mauvaise et largement insuffisante (heureusement compensée par les colis de la Croix-Rouge qu'elles ont pu emporter de Saint-Gilles), la paille des paillasses n'est plus que du fumier...

Elles y passent plusieurs semaines. La Noël, dans cette prison d'Aix-la-Chapelle, reste un souvenir fort émouvant : elles sont parvenues à fabriquer un crèche, elles ont

préparé des chants, des poésies, une petite comédie. Leur cellule a pendant quelques heures perdu un peu de sa tristesse. Jeanne est arrivée à Aix à la mi-décembre, elle en repart à la mi-janvier.

Cologne !

"A la gare, une armée de SS, carabine en main, et à leurs côtés des chiens policiers, nous accueillent. Des hommes prisonniers, de toutes nations, nous accompagnent. Il fait nuit lorsque nous descendons du train ; sauvagement la horde sinistre des SS qui nous conduit, nous bouscule, nous malmène ; des coups pleuvent ; nous sommes terrorisées. Ici commencent seulement nos vraies misères. Ces hommes déchainés hurlent au plus fort sur nous, faisant fi des difficultés qu'éprouvent nos vieilles à marcher ; à coups de botte dans le derrière et coups de poings sur la tête ou dans le dos, ils nous obligent presque à courir. Ce n'est pas possible ! Nous ne voulons pas croire à ce qui se passe ; non, brutaliser de la sorte des femmes sans défense, mais c'est de l'inconscience, de la démence. Ces brutes doivent être saouls pour agir comme ils le font."

La prison ici est une baraque sur l'ancien terrain de l'exposition. Elles n'y restent que quelques jours, sous les coups, les injures, les hurlements des femmes SS qui les gardent. Les paillasses immondes sont des nids de poux et de punaises. Les nuits sont entrecoupées d'alertes exténuantes.

Ensuite, les prisonnières transitent par Francfort (une nuit blanche dans un taudis plein de poux, de puces et de punaises), Würzburg (où la prison est au contraire d'une propreté reconfortante), Hof, Plauen (où elles ont l'occasion de se laver convenablement) et Chemnitz.

A chaque déménagement le même scénario : les gardiens qui comptent, recomptent et s'embrouillent interminablement, les soldats

l'arme au poing, les terribles chiens, les cris, les insultes, les violences... Elles aboutissent à Waldheim.

WALDHEIM

Waldheim est un bagne pour femmes où les prisonnières politiques sont mélangées aux criminelles de droit commun.

A leur arrivée, séance d'épouillage. Les belles chevelures des condamnées à mort, dont certaines étaient si fières, sont complètement rasées. Les voici honteuses, humiliées, méconnaissables. Ah ! si leur famille les voyait ainsi.

Celles sur qui on découvre le moindre pou se voient aussi, impitoyablement, raser le pubis et les aisselles et abondamment désinfectées. Les compagnes les plus âgées (Louise et Victoire ont plus de soixante-cinq ans) sont aussi les plus gênées ; les plus mortifiées. Après l'épouillage, le dépouillement, on leur enlève leurs habits "civils", on leur donne un uniforme.

"L'uniforme consiste en une robe noire de coton, une veste noire de même matière, agrémentées toutes deux au bras gauche d'un brassard jaune. Le linge de toile comprend une chemise, un pantalon, un jupon, un mouchoir de poche et une serviette. En outre, une étroite bande à damiers blancs et bleus fait office de col à fixer à la robe. Des bas trois-quarts en coton gris à attacher sous le genou, une paire de galoches, ou de sandales, et un sac de toile blanche pour y ranger la serviette de toilette, un savon de terre glaise, notre brosse à dents (seule chose personnelle qui nous est laissée) et un gobelet en fer, complétaient notre équipement."

Et ce n'est pas tout, nous recevons encore un pot de faïence blanche pour boire le café, et enfin, notre numéro. Munies de ces

objets, nous pouvons intégrer la cellule des zugang (nouvelles)."

Huit jours au secret, en cellule. Une sorte de quarantaine. Avant de commencer le régime des travaux forcés.

"Lever à cinq heures du matin, en hiver ; quatre heures et demie en été. Reprise du travail à six heures jusqu'à onze heures et demie. Une demi-heure pour dîner et une demi-heure de promenade en hiver, une heure en été. Travail immédiat après la promenade jusque six heures quarante-cinq. Souper et repos jusque sept heures et demie, heure à laquelle nous montons dans un immense dortoir sous les combles."

Les travaux sont multiples ; l'une est affectée à un atelier de couture, l'autre à un atelier d'équipement électrique, ou à un atelier "raccodage"...

À l'atelier, le travail est incessant. Il est strictement interdit d'ouvrir la bouche si ce n'est pour un renseignement de travail.

"Le matin, nous avons juste un quart d'heure pour nous habiller et faire le lit. Puis c'est la débandade au lavoir, situé dans les sous-sols. Sans une parole, nous devons nous déshabiller jusqu'à la ceinture et nous laver dans les cuvettes que nous remplissons d'eau au robinet. Il y a environ 50 cuvettes et robinets. Or, quatre à cinq cents femmes doivent s'y laver. Il faut faire vite car des détenues derrière soi attendent leur tour. Puis on passe dans une autre place, où les prisonnières, en rond, crachent, gargarisent, vous aspergent d'eau ; bref, c'est ici qu'on se lave les dents. Tout cela s'effectue sous une surveillance diligente et implacable. La toilette achevée, nous rentrons à l'atelier. À notre place, nous trouvons la ration de pain pour toute la journée, le pot de café et un petit godet avec de la marmelade, margarine ou sirop. Les quatre tranches de pain sont minces et petites. À six heures, les machines se remettent à ronfler."

La promiscuité avec les criminelles est pénible. Elles sont haineuses et agressives et font aux "politiques" toutes les méchancetés possibles. C'est un véritable rebut de la société qui constitue le voisinage de Constance et de ses compagnes. Une condamnée à perpétuité pour avoir brûlé vif trois enfants dont elle avait la garde, une condamnée à vingt ans pour avoir étranglé son enfant, une condamnée à vingt-cinq ans pour avoir empoisonné son mari et sa belle-mère... tous les types de délit sont représentés à Waldheim. La jalousie, la délation, l'atmosphère hypocrite, vicieuse et lourde de menaces rendent la vie vraiment difficile.

"Le mois de mai est particulièrement énervant. On prévoit du nouveau. Le matériel aux ateliers se fait rare, quelque chose ne tourne plus rond. L'agitation est à son comble. Les surveillantes elles-mêmes deviennent moins sévères. Les alertes sont plus fréquentes. Enfin, en juin, nous apprenons le débarquement. C'est le délire ! Les beaux jours nous voient l'âme en fête. Nous ne souffrons plus du froid, nos cheveux ont quatre centimètres et l'espérance nous sert de nourriture."

Le dimanche 16 juillet, après six mois de baigne à Waldheim, le petit groupe des condamnées à mort belges est réuni dans une grande cellule. On leur remet leurs vêtements civils. Pour être déplacées. Une rumeur circule que c'est pour être décapitées à Dresde. Mais elles gardent encore un peu d'espérance...

"Nous avons, sans conteste, terriblement maigri et pâli ; qu'importe, notre vaillance, elle, n'a pas flanché. Nous sommes prêtes à tout subir, même la mort..."

COTTBUS

Un car de police les emmène à Cottbus, un autre baigne, à une centaine de kilomètres

vers le nord. Pourquoi ? Elles apprennent plus tard qu'on a réuni les condamnées à mort belges et françaises. Mais pourquoi ?

À nouveau, elles troquent leurs vêtements contre un uniforme mais sont atterrées de découvrir la crasse et la désorganisation qui règnent dans cette prison. Les voici à regretter déjà l'hygiène pourtant toute relative de Waldheim. On les fourre à huit dans une cellule minuscule. Les paillasses sont d'infects nids de punaises, les couvertures puent, mais la discipline n'est vraiment pas très rigoureuse.

Lever à quatre heures et demie, mais comment pourrait-on dormir dans un espace aussi exigu ? Un peu de "café", un peu de pain sec. À midi, un litre de liquide baptisé "goulasch" et quelques petites pommes de terre. À sept heures, une mince tranche de pain avec une cuillerée de marmelade ou de fromage blanc. Le régime de Cottbus est affaiblissant au possible, une faim sans cesse croissante leur tord l'estomac ; elles suffoquent dans la chaleur de l'été et l'exiguïté de leur cage. Et puis, dans cette étroite cellule, on les fait travailler. D'abord à la fabrication de pansements de gaze et puis au tressage de feuilles de maïs mouillées.

"Si à Waldheim nous allions chaque semaine à la douche et recevions du linge propre et raccodé tous les quinze jours ; à Cottbus, nous ne prenons le premier bain qu'après un mois et encore on ne nous donne pas de linge propre. Sur les quatre mois que nous demeurons à Cottbus, nous ne voyons que deux fois la douche, mais jamais de linge de rechange. Aussi inutile d'insister sur la blancheur douteuse de nos sous-vêtements, nous les lavons comme nous pouvons, sans savon et à l'eau froide. Le café de trois heures sert à laver nos cheveux grandissants."

"L'énervante attente des Alliés, la faim tenace qui nous dévore, le manque d'air (nous n'avons que cinq minutes de promenade par jour, quand on en a une),

toutes ces choses nous indisposent. Une vague de nervosité plane sur la cellule, des discussions sans fin éclatent, des disputes jaillissent pour des riens et nous vivons dans une atmosphère lourde et agaçante. Petit à petit, l'espoir nous abandonne, nous nous sentons vraiment malheureuses."

L'hiver approche. Beaucoup de femmes meurent. Un bruit circule dans la prison : des échanges de prisonniers peuvent être attendus d'un moment à l'autre ; un renouveau d'optimisme les fouette. Noël les verra chez elles. Mais on parle aussi du terrible camp d'extermination de Ravensbrück. Espoir, désespoir, angoisse de l'attente. La faim devient obsédante.

Le 22 novembre, départ pour une destination inconnue.

"Ce que je ressens, c'est le vide. Aucune sensation si ce n'est de l'indifférence. Combien ces pressentiments de gouffre, de vide étaient justifiés ! Nous ne pouvions prévoir l'horreur de ce qui nous attendait."

RAVENSBRÜCK

"Dans le train, soudain une voix s'élève : Poussy chante "les trois valses". Chante encore Poussy, chante par pitié, car peut-être avec toi va s'éteindre cette voix magnifique qui nous transporte dans un monde merveilleux. Chante pour nous faire oublier que nous sommes encore du monde des vivants, que notre martyre, loin de prendre fin, commence aujourd'hui puisque nous arrivons à Ravensbrück."

Voici la gare. Les SS et les chiens hurlent comme des bêtes sauvages. Houspillées, brutalisées, dans un vent glacial, les prisonnières sont alignées par rang de cinq, comptées et recomptées. Puis marchent, sous les coups de cravaches, vers l'horreur. L'horreur, c'est une immense tente, à l'extrémité du camp, où deux à trois mille

femmes sont parquées comme des bêtes, couchées dans la boue et les déjections. Il y a des malades, des agonisantes, des mortes... Les cris, les gémissements font un concert hallucinant. L'odeur est atroce.

Elles y trouvent un coin pour dormir, terrassées par ce spectacle d'épouvante. Au-delà du désespoir. Au-delà de ce qu'elles avaient pu imaginer de pire.

Le lendemain, elles font la file toute la journée sous la pluie pour passer à l'épouillage. Il n'y a plus d'uniformes zébrés. Elles s'accoutrent à la diable, l'une en gitane, l'autre en Russe.

Une énorme croix blanche peinte dans le dos, elles sont conduites au bloc 32 : un dortoir surpeuplé, réservé aux "Nacht und Nebel" et aux condamnées à mort ; des "couchettes" innombrables sur trois étages au "plafond" si bas qu'il est impossible de s'y asseoir, des couchettes trop étroites pour les trois prisonnières obligées d'y dormir. Maigre consolation : après quelques jours, les Belges parviennent à se regrouper. Le camp, situé sur des marécages, est malsain. La dysenterie fait des ravages.

"Nous devons passer la visite du docteur et on nous fait poser des heures, tout à fait nues, dans la cour du Revier, alors que la température est d'environ -24°. Comment avons-nous pu supporter cette épreuve ? Les docteurs eux-mêmes consultés à ce sujet, ne savent que répondre. On nous fait des prises de sang et des prélèvements vaginaux aux fins de constater si nous sommes des éléments intéressants pour des expériences médicales et chirurgicales. Par chance, notre état d'affaiblissement trop prononcé, nous sauve. Aucune de nous n'est prise comme élément d'expérience. Quinze jours plus tard, nous sommes déclarées aptes au travail et l'appel du matin commence pour nous. Depuis quatre heures trois quart jusque huit heures, nous posons au dehors par tous les temps. C'est d'abord

l'appel général, ensuite le défilé à la Lägerstrasse pour l'appel du travail."

Le travail est rude pour ces femmes affaiblies : décharger du sable, du charbon, déplacer de lourds wagonnets où on les attelle comme des bêtes de somme... Puis, elles sont affectées, sur les quais du camp, au triage du butin pillé par les Allemands dans les pays occupés : linge, couvertures, vaisselle, machines à coudre, à écrire, à lessiver...

"Il n'y a pas d'heure fixe pour rentrer au camp. Non contents de nous faire travailler douze heures durant, les SS nous obligent, maintes fois, à passer la nuit pour charger des wagons de chemin de fer. La besogne est tuante, autant par l'interdiction de s'asseoir et de se reposer, que par le froid qui transperce nos vêtements trop légers. Qu'une rafale de neige s'abatte sur nous, ou la pluie incessante, nous ne pouvons nous abriter sous les hangars. Nous ne recevons qu'une fois de la soupe, même si l'on décide de nous garder pendant la nuit."

Il leur est interdit d'être malade ; il faut au moins 39° de fièvre pour être admise au revier (l'infirmerie). Le travail "aux wagons" offre cependant des compensations : elles parviennent à voler du linge, des lainages pour protéger leurs chères vieilles que le froid est en train de tuer.

Jeanne, à cette occasion, fait preuve d'héroïsme. Les longues heures de travail exténuantes sont prolongées encore par les appels interminables, la fatigue amplifiée par le froid rigoureux (parfois moins quarante degrés !), la faim obsédante, les coups des gardiens. Ce traitement cruel fait des ravages : durant le premier mois au camp, plus de trente Belges et Françaises, venues de Cottbus, meurent d'épuisement...

En février, la situation est critique. Le four crématoire devient insuffisant pour brûler les cadavres qui s'amoncellent.

"Les appels se succèdent, nous posons des jours entiers au dehors, sans recevoir de nourriture. Les blocs se vident, le camp évacué dans toutes les directions, nous nous accrochons désespérément l'une à l'autre, notre groupe ne veut pas être divisé. Le 1 mars dans l'après-midi, on nous donne dix minutes pour rassembler nos effets et, à notre tour, nous partons en transport. On nous laisse toute une nuit et la journée du 2 au dehors. Vers 7 heures du soir la colonne est formée d'environ deux mille cinq cents femmes. Nous quittons le camp maudit et, avec un soupir de soulagement, nous regardons une dernière fois la gueule fumante de la cheminée du four crématoire."

Ce four où ont été incinérées tant de leurs compagnes mortes dans ce camp atroce. Celles qui partent ont survécu, Dieu sait comment, à toutes ces atrocités, mais leur calvaire n'est hélas pas encore achevé.

MAUTHAUSEN

L'administration SS a décidé de transférer les "Nacht und Nebel" et les condamnées à mort à Mauthausen. Mais Mauthausen est loin, très loin, à l'autre bout de l'Allemagne.

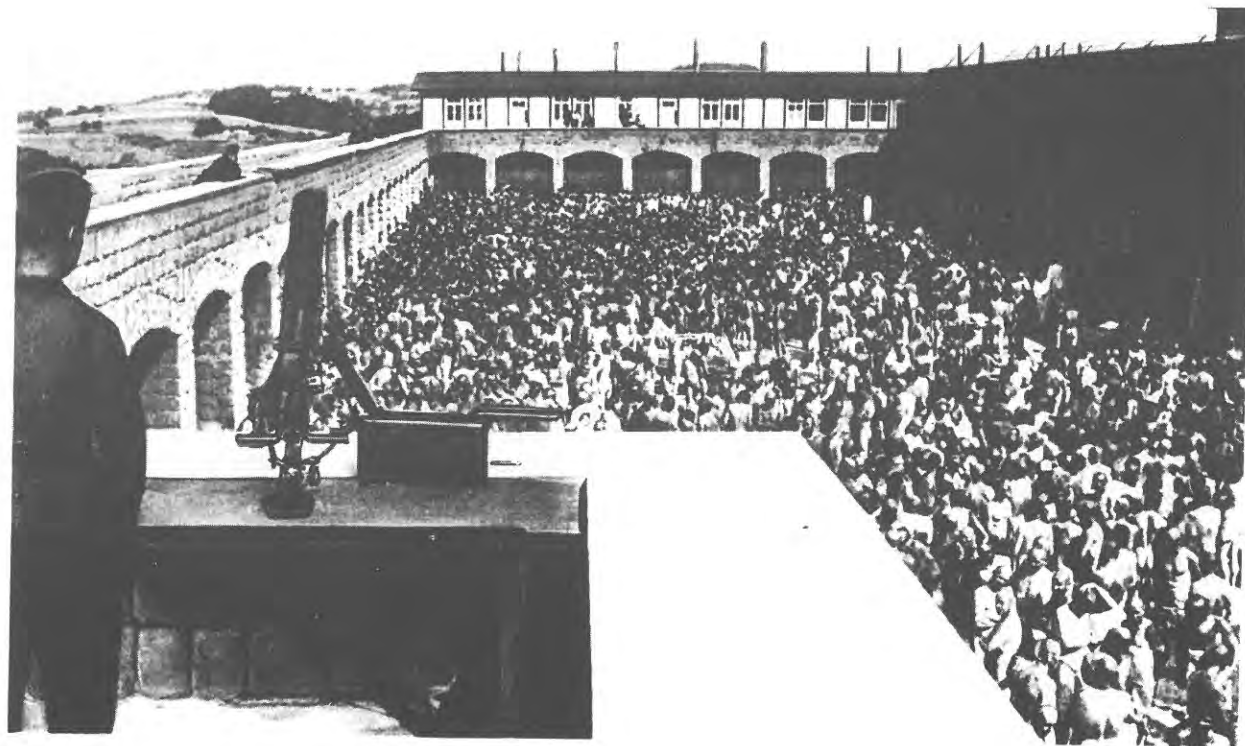
Cinq jours d'un voyage infernal, entassées à septante dans un wagon à bestiaux, où on parvient difficilement à s'asseoir de temps en temps les genoux au menton, avec pour tout viatique un peu de pain et de margarine. Fatiguées, fiévreuses, elles réclament à boire : on leur donne un bloc de neige. Parce qu'il neige abondamment ce wagon est une véritable glacière.

La nuit du 6 mars, elles débarquent à Mauthausen. Vingt-sept cadavres sont abandonnés sur le quai.

La longue colonne de plus de deux mille détenues s'étire à travers le village...



Le camp de Mauthausen



A l'arrivée d'un convoi, les déportés sont parqués dans la cour des garages avant de passer à la désinfection. Cette attente durait des heures.

Puis la route devient un chemin montant, étroit et sinueux, mortellement glissant. Les socques de bois dérapent sur la glace et la neige. La montée est rude. Malheur à celles qui glissent, tombent, restent en arrière : les chiens hargneux qui les harcèlent les assomment et les fusillent.

Cette ascension prend deux grosses heures, deux heures d'un douloureux calvaire qui aboutit devant l'énorme porte d'une forteresse, brillamment éclairée. Mauthausen.

Elles attendent toute la nuit, debout, dehors, glacées par la pluie et le vent, pour subir la liturgie d'accueil de tous les camps nazis : la douche, l'épouillage (l'épilation souvent), le changement de vêtements, l'installation dans des "blocs" surpeuplés.

Elles ne reçoivent pas d'uniforme mais une chemise et un caleçon d'homme ; remplacés le surlendemain par des habits disparates

qu'elles parviennent à récupérer dans le bloc des tsiganes.

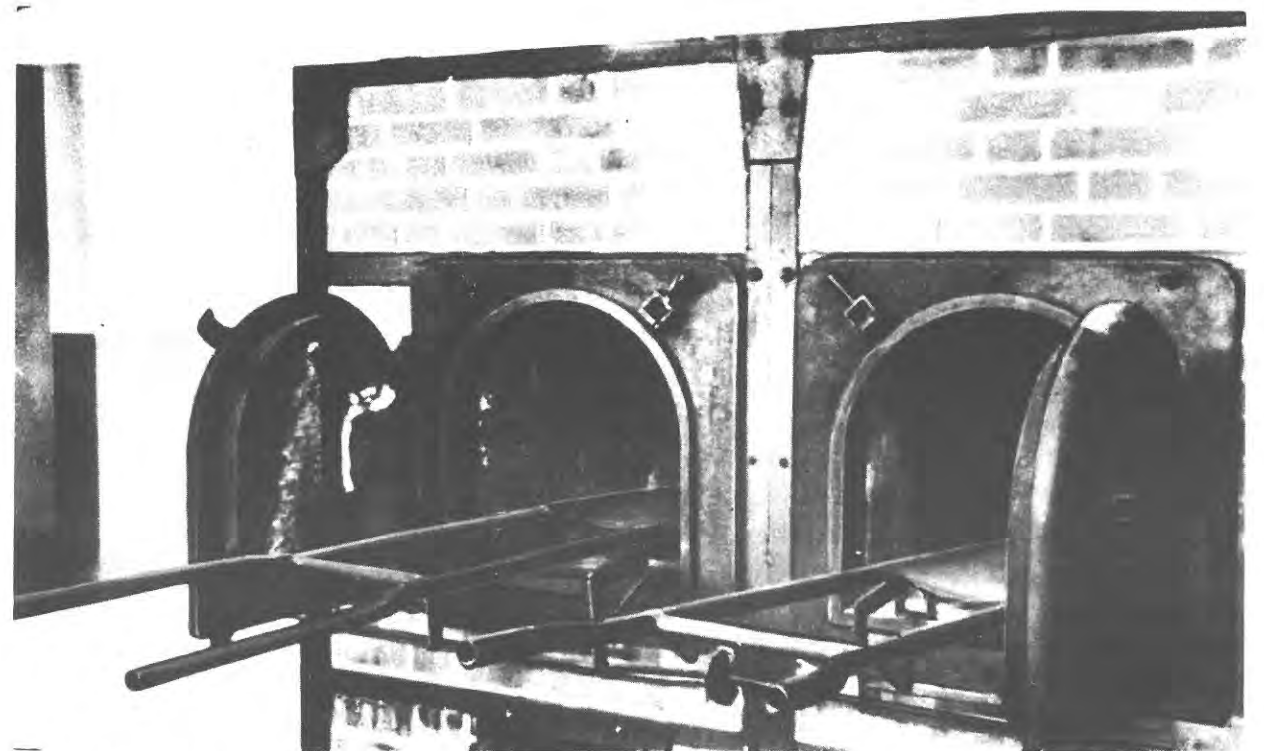
"Tandis qu'on épelle les noms, un chariot de cadavres, il y en a plus de 500, s'arrête en face de nous, au four crématoire. Un prisonnier juché tout au haut du monceau macabre, s'empare des corps un à un, et les jette par-dessus bord, où ils s'écrasent sur les marches conduisant au four, dans un bruit lugubre d'os fracassés. Les émanations de chair brûlée, s'échappent de la haute cheminée, tandis qu'une poussière blanche, des os calcinés, nous recouvre. Le spectacle est horrible, et malgré nous, nous ne parvenons pas à arracher notre regard des cadavres décharnés, nous sommes fascinées par cette vision terrifiante

Après le déchargement nous voyons le chariot avancer jusqu'aux cuisines où il stoppe. Sans prendre la peine de le nettoyer, on déverse le pain que nous



mangerons le soir. Nous ne pouvons même plus réagir, nos corps épuisés acceptent tout, quand nous mâcherons notre petite ration de pain, nous ne penserons pas qu'il a une odeur de cadavre, trop contentes de satisfaire notre estomac impatient. Malgré nos protestations auprès du commandant, nous sommes contraintes de partager notre paille à quatre. Rares sont celles qui peuvent dormir. En outre, toute la nuit ce sont des disputes. Les dysentériques n'ont pas de passage pour se rendre aux W.C. alors il leur faut marcher sur le corps de leurs compagnes et elles se font houspiller de toute part."

Les sinistres 186 marches qui reliaient la carrière à la forteresse. Les déportés devaient les gravir, chargés d'une lourde pierre; beaucoup tombaient exténués; un grand nombre y trouvèrent la mort.



Deux fours crématoires de Mauthausen où d'innombrables déportés ont été incinérés.

Dans ce camp d'hommes, ces deux mille femmes sont les premières à être détenues : on les met au travail, les corvées (patates, couture, lessive, jardinage,...).

Le 20 mars, un kommando spécial (quinze cents hommes et cinq cents femmes) est formé.

Au petit matin, la longue et malheureuse colonne dévale les huit kilomètres qui séparent le camp de la gare. Un voyage en train de quelques heures les amène à Amsteten. La ville est en ruines, les voies de chemin de fer détruites : le bombardement a dû être terrible, le spectacle est dantesque.

Le travail de ce kommando spécial sera de remettre les voies en état. Jeanne et ses compagnes sont chargées de déplacer le ballast ; *"les pelles sont trop lourdes et c'est à grand peine qu'elles parviennent à soulever un caillou à la fois..."*.

Vers midi, les sirènes donnent l'alerte. Un nouveau bombardement s'annonce ! Les prisonnières s'égaillent dans les champs et tout un groupe trouve refuge dans un petit bois. Le bombardement qui commence alors les terrifie. Les chapelets de bombes s'abattent autour d'elles. Mais voici qu'un des avions pique sur le petit bois, et en quelques secondes transforme ce refuge en un cimetière hallucinant. Des corps pendent aux arbres, d'autres à terre sont déchiquetés, d'autres encore ensevelis et asphyxiés. On dénombre cent dix-sept morts et beaucoup de blessés.

"Les habitants de la localité nous portent secours. Ils déchirent leurs draps de lit pour les pansements, et nous font boire du genièvre pour remonter le coeur. Tout à coup une femme apparaît, elle marche soutenue par une autre, sa face est ensanglantée, ses yeux comme des gros oeufs noirs sortent de la tête. Nounou et moi l'avons reconnue. C'est notre pauvre Jeanne dans un état désespéré. Un gros arbre s'est abattu sur elle, lui fracturant le crâne, l'épaule gauche et l'avant-bras droit.

Tous les os de sa face sont cassés. Nounou et moi nous sentons faiblir, allons nous perdre encore une de nos meilleures compagnes ? On la couche sur une charrette remplie de paille. Pas une plainte, pas un gémissement ne s'exhalent de ses lèvres. La leçon de courage, d'héroïsme qu'elle nous donne, est sublime. Sa souffrance muette nous émeut profondément, et pour toutes les prisonnières, elle incarne le symbole vivant du courage et de la volonté."

Toutes les blessées seront couchées sur des chariots par les gens du village et le soir, seront transportées au camp par leurs compagnes restées valides. D'autres prisonniers viendront déblayer Amsteten. Jeanne survit en dépit de tout. Jeanne veut à tout prix vivre pour ses enfants.

"Les médecins l'ont laissée pour morte. - pendant cinq jours on n'a pas prétendu l'étendre dans un lit, pendant cinq jours on n'a pas soigné ses blessures, son état est si grave qu'on la déclare caput ! Mais elle, tenace, réclame à grands cris la nourriture. Plusieurs fois on recouvre sa tête de la couverture, mais elle se débat et proteste. - "Je ne suis pas encore morte !" Les boches étonnés de sa résistance, daignent enfin lui donner une couchette, on la lave, on lui renouvelle ses pansements. Sa tête enflée d'une façon effrayante, est devenue toute noire. Dix jours après on lui met l'épaule dans le plâtre, mais trop tard, toutefois, pour sauver son bras qui demeure inerte."

Une de ses compagnes, Lison, travaille au kommando "patates". Au péril de sa vie, elle vole des pommes de terre pour nourrir Jeanne avec de la purée, la seule nourriture qu'on puisse introduire dans sa mâchoire fracassée.

Et le miracle a lieu. Jeanne lentement guérit de ses blessures. Son bras gauche est perdu, les os de sa mâchoire se sont mal ressoudés, mais elle vit.

Elle échappe aux dernières semaines de conditions inhumaines imposées à ses compagnes. Installées dans un hangar sordide au fond de la carrière, les femmes, chaque jour, grimpent l'immense et célèbre escalier de pierre pour rejoindre leur chantier de bûcherons.

Pour accélérer l'extermination entamée par la faim, les douze heures de travail harassant et la maladie, les SS imaginent de les soumettre trois fois par semaine aux douches anémiantes : une alternance mortelle de douches chaudes et glacées. Ce qui permet au four crématoire de fonctionner à plein rendement.

"Nous ne souffrons plus, nous ne pensons plus, nous sommes des automates. Pendant deux jours, nous vivons dans cet état lorsque, brusquement, l'étincelle jaillit pour la dernière fois. C'est samedi 21 avril, on nous conduit aux douches et là les camarades du commando des pommes de terre nous annoncent qu'elles ont vu les camions de la Croix-Rouge internationale de Genève. Les chauffeurs ont crié : "Courage, demain nous venons vous libérer !" Non, ce n'est pas possible ! C'est un conte de fées, cela n'arrive que dans les romans, nous ne pouvons espérer pareil bonheur. Et pourtant, on nous confirme la chose. Les surveillantes SS elles-mêmes nous en font part. Nous ne sentons plus notre fatigue, notre joie est à son comble, mais il y a quelque chose de brisé en nous, la joie est factice et une sorte d'indifférence, derrière laquelle se cache l'inquiétude, nous empêche de jouir de ce bonheur que nous avions si longtemps attendu."

LA LIBERATION

Le lendemain (dimanche 22 avril), les Belges et les Françaises sont rassemblées sur une plaine à l'extérieur du camp.

Attente. Deux camions blancs marqués de la croix rouge apparaissent comme dans un rêve. C'est l'explosion de joie.

Il faudra un deuxième convoi, vers midi, pour emmener tout le monde. Traversée du front, bonheur de voir les troupes allemandes en débandade. Ultime inquiétude au passage de la frontière. Les voilà en Suisse. Libres. Libres et ivres de bonheur.

La réception des Suisses est extrêmement chaleureuse ; ils ne savent qu'imaginer pour choyer et reconforter ces malheureuses si pitoyables. Jeanne est admirablement soignée à Saint-Gal, par des religieuses, pendant quelques semaines, mais malgré sa faiblesse et ses blessures, désire rentrer en Belgique le plus vite possible.

Un train sanitaire la transporte à Biarritz (l'accueil des Français y est aussi très chaleureux), puis à Bruxelles, où elle arrive le 20 mai.

Le débarquement, à la gare du Midi, est décevant. Le bureau "d'accueil", tenu par deux bénévoles de la Croix-Rouge, est mesquin. Heureusement, un cousin de Jeanne, alerté par la radio qui diffuse les noms des prisonniers en instance de retour, intervient à temps pour la recevoir dignement.

Il l'habille plus gaiement (la robe des soeurs suisses lui semblait un peu austère), la restaure et la ramène à Faulx en voiture.

Au village, l'accueil est autrement reconfortant. C'est même carrément l'ivresse, les cloches sonnent à toute volée, les enfants, les voisins inondent Jeanne de fleurs et de gâteaux. Pendant toute une semaine, tout le village va défiler à la ferme pour manifester à Jeanne son bonheur et son émotion. Jeanne ressuscitée n'est pourtant pas bien forte. Elle ne pèse plus guère que trente-deux kilos. Sa figure et ses bras sont encore en très mauvais état.

Elisabeth, en fait, ne l'a pas reconnue : elle est tellement maigre, sa figure est si

déformée... elle n'a pu que pleurer en la retrouvant ainsi.

Et puis ? Et puis, la vie a dû reprendre vaille que vaille. Jeanne a été soignée plus d'un an dans un hôpital de la Croix-Rouge à Bruxelles, mais elle est restée fort handicapée.

Elle a quitté la ferme pour s'occuper de ses enfants...

IDENTITES



Jeanne Boulangier

- Jeanne et Emile. Il s'agit de Jeanne Boulangier et Emile Delbruyère ; ils tenaient la ferme de Neumoulin, au bord du Samson, près du château de Faux-les-Tombes.

En 43, au moment où leur père a été fusillé, Elisabeth avait 16 ans, Auguste 11 et Albert 4. Au moment de son arrestation, Jeanne avait 34 ans.

Jeanne a vécu jusqu'en 1991, elle a connu neuf petits-enfants.



Emile Delbruyère

- Les Anglais. Jack Winterbottom (du Kent) et Robert Brown (du Yorkshire) étaient à l'époque sergents, membres d'équipage d'un Halifax. Leur avion a été touché le 8 septembre au soir (à 22 h 40) par un chasseur allemand et s'est posé en catastrophe à Marchempré (Bonneville). Le pilote et deux autres membres d'équipage ont été tués.

Par le réseau Comète, ils se sont retrouvés en Espagne le 24 septembre, et par Gibraltar en Angleterre le 19 octobre. Ils ont immédiatement recommencé à voler et jusqu'à la fin de la guerre ont participé à des centaines de missions de bombardement sur l'Allemagne.

Cruelle ironie du sort, Jeanne a failli être tuée, quasiment à l'issue de son long calvaire, par les compagnons de ceux qu'elle avait aidé à sauver...



Robert Brown

Après la guerre, ils ont pris contact avec leurs sauveteurs et les familles ont entretenu et entretiennent encore des relations très amicales.



Jack Winterbottom (et sa petite famille)

- Henri. Il s'agit d'Henri Rasquin, le voisin d'Emile Delbruyère. Fusillé pour avoir donné un costume !

- Albert Marchal. A donné son nom à un groupe de résistance fondé, dès juillet 40, par le lieutenant Legrain, Joseph Oger et lui-même (tous deux alors sergents au Quatrième Génie). Le récit de la naissance et de l'activité de ce groupe apparaît dans un article consacré à Joseph Oger (Crespon n°10 - Février 1992), avec une photo d'Albert Marchal.

A relire pour situer l'activité d'Emile Delbruyère.

REMERCIEMENTS

Je remercie Madame Constance Liégeois, qui a eu la présence d'esprit de raconter, par écrit, dès son retour en Belgique, son calvaire et celui de ses compagnes ; Madame Collard (Elisabeth Delbruyère), qui m'a raconté avec beaucoup de gentillesse et d'émotion l'histoire tragique de ses parents et m'a fait partager la richesse de son coffre de souvenirs ; Monsieur Dessouroux (de Naninne), qui m'a fourni les renseignements concernant les Anglais.

Géo Donnet

LA PAROISSE DE WIERDE SOUS L'OCCUPATION FRANÇAISE (1795 - 1814) (* p. 35)

LA TOURMENTE REVOLUTIONNAIRE

1789 : la Révolution ! Les biens du clergé sont déclarés biens nationaux, les ordres religieux sont supprimés. L'Assemblée constituante décrète la "Constitution civile du clergé", elle découpe la France en 83 départements - un découpage dont le but est avant tout de détruire les particularismes locaux - et décide de limiter à 83 le nombre d'évêchés dont le siège sera obligatoirement au chef-lieu du département. Elle décide également de réduire le nombre de paroisses - donc le nombre d'églises et de chapelles, de curés et de vicaires : toute commune de moins de 6000 habitants n'a droit désormais qu'à une seule église.



Namur, 1795

Enfin, les évêques et les curés sont "invités" à prêter serment et soumis à diverses dispositions limitant sérieusement leur indépendance et soustrayant l'Eglise

française à l'autorité du pape pour la placer sous le contrôle du pouvoir laïc.

Cette situation soulève des protestations plus ou moins violentes selon les régions. Les paroissiens de Saint-Pierre des Echaubrognes (Cholet) menacent leur curé de "lui passer trois balles au travers du corps s'il prête serment."...

LA BELGIQUE FRANÇAISE

1792 : la bataille de Jemappes. Victoire de Dumouriez, le 6 novembre. Les Français occupent la Belgique.

1794 : par la victoire de Fleurus, le 26 juin, ils s'assurent la possession définitive des Pays-Bas.

Le 9 vendémiaire an IV (1^{er} octobre 1795), la Convention vote l'incorporation au territoire de la République française des Pays Bas autrichiens et du Pays de Liège, qui forment les "Départements réunis". L'ancien comté de Namur devient le département de Sambre-et-Meuse.



Le département de Sambre et Meuse (1795 à 1814).

L'Eglise et le clergé belges sont désormais soumis aux mêmes contraintes que l'Eglise de France et le fameux "serment" est exigé des prêtres belges par la loi du 19 fructidor an V (5 septembre 1797).

"Je jure et promets à Dieu, sur les Saints Evangiles, de garder obéissance et fidélité au gouvernement établi par la Constitution de la République; je promets aussi de n'avoir aucune intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue soit au-dedans, soit au-dehors, qui soit contraire à la tranquillité publique; et si, dans mon diocèse ou ailleurs, j'apprends qu'il se trame quelque chose au préjudice de l'Etat, je le ferai savoir au gouvernement."

Le frère Antoine Schrassert, chanoine régulier de l'Abbaye de Géronsart, curé de Wierde depuis le 5 juin 1778, prête serment le 18 vendémiaire an VI (2 octobre 1797).

BONAPARTE ET LE CONCORDAT

Après les errements de la Révolution, la République, qui avait d'abord tenté de vivre "contre" la religion, admet qu'il lui faudra bien vivre "avec". La situation est plutôt embrouillée. Les églises et chapelles ont été fermées, certaines aliénées, transformées en remises, entrepôts, voire en ateliers. Certaines ont été saccagées. Des messes sont célébrées clandestinement, en dehors des églises, par des ex-moines, émigrés rentrés au pays, missionnaires, réfractaires (ou "insermentés"), soumissionnaires, constitutionnels, abdicataires repentants, détroqués... Des prêtres qui refusent de prêter serments sont poursuivis ou contraints à l'exil...

C'est Napoléon Bonaparte, Premier Consul, qui oeuvrera au rétablissement du culte. Il négocie avec le pape Pie VII un

"Concordat". Cette "Convention entre le Gouvernement français et Sa Sainteté Pie VII", passée à Paris le 26 messidor an IX (15 juillet 1801) deviendra la "loi organique du 18 germinal an X (8 avril 1802) relative à l'organisation des cultes".

Pour la mise en application des dispositions prévues par le Concordat, Bonaparte exige de Rome l'envoi d'un légat investi des pleins pouvoirs, le cardinal Jean-Baptiste Caprara. C'est lui qui règle l'organisation des diocèses en Belgique, en dépendance de la métropole placée à Malines. Le citoyen Portalis, Conseiller d'Etat chargé de toutes les affaires concernant les cultes, "contrôle" l'exercice de ses "pleins pouvoirs"... Le légat invite les évêques des diocèses belges à lui transmettre "un exemplaire en forme authentique de l'acte d'érection de toutes les églises paroissiales de son diocèse, avec le titre, la nomination, l'étendue, la circonscription, les limites, les revenus de chacune, ainsi que les noms des villes, villages et autres lieux dans lesquels chaque paroisse aura été érigée".

Le gouvernement français complète le Concordat d'une série d'articles qui ne furent jamais admis par Rome, mais dont est née pourtant la structure des actuelles divisions administratives ecclésiastiques, mises en coïncidence avec les circonscriptions administratives politiques et juridiques. Concernant les paroisses, ils prévoient :

"Art. 60. Il y aura au moins une paroisse dans chaque justice de paix. Il sera en outre établi autant de succursales que le besoin pourra l'exiger."

Art. 61. Chaque évêque, de concert avec le préfet, réglera le nombre et l'étendue de ces succursales. Les plans arrêtés seront soumis au Gouvernement et ne pourront être mis à exécution sans son autorisation."

Art. 62. Aucune partie du territoire français ne pourra être érigée en cure ou en

succursale sans l'autorisation expresse du Gouvernement."

Autre conséquence du Concordat et des dispositions du cardinal Caprara et du conseiller Jean Etienne Marie Portalis : un décret de Bonaparte nomme évêque de Namur le citoyen Bexon, curé de Niederstintel, petit village du diocèse de Metz, à la frontière de la Prusse.

Le premier souci du nouvel évêque est de choisir, depuis Paris où il a été sacré, deux vicaires généraux : Clément de Cléty et Jardrinet du Coudray. Si le premier, originaire de Sombreffe, est un ancien chanoine de Saint-Aubain, le second est un prêtre parisien émigré en Angleterre, revenu à Namur où, cachant son état sacerdotal, il exerce les fonctions de juge de Paix. Il est également membre du Conseil municipal et du Conseil de l'Agriculture, du Commerce et des Arts. Il se révélera par la suite être un odieux mouchard à la solde du préfet de Sambre-et-Meuse, Emmanuel Pérès.

Les deux vicaires généraux prennent rapidement contact avec les anciens chanoines de la cathédrale Saint Aubain (Saint Alban, à l'époque), afin de rétablir un chapitre et lancent aux fidèles du diocèse cet

"AVERTISSEMENT

Nous soussignés (...) sommes autorisés à prévenir les fidèles diocésains, et particulièrement les habitants de la commune de Namur, qu'à commencer de dimanche prochain 1 messidor, jusqu'à ce que l'Eglise Cathédrale de Saint Aubain soit entièrement réparée (), l'office divin se célébrera dans l'Eglise de Saint Loup, par les Ecclésiastiques attachés à l'ancien chapitre, et dans la manière accoutumée; que tous les prêtres commus, et demeurans dans le Diocèse pourront se présenter dans cette Eglise pour y célébrer le Saint Sacrifice, ainsi que dans les Eglises des ci-devants Carmes, et Récollets.*

Cette faculté n'est accordée jusqu'à présent qu'à ces trois Eglises, et quant aux paroisses de la campagne et les autres villes, les choses demeureront in statu quo jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné par Monsieur l'Evêque, dont l'arrivée dépend du zèle avec lequel les fidèles nous aideront à préparer les choses de manière à le recevoir convenablement.

Nous invitons instamment les personnes qui pourraient avoir en leur garde des ornements, vases sacrés, et autres objets ayant servi au culte (...) de nous en donner avis, afin que selon le désir de tous, le culte public se rétablisse partout le plutôt (sic) possible.

(Nous engageons) ceux qui ont besoin de correspondre avec nous de prendre la précaution d'affranchir les lettres et paquets qu'ils seront dans le cas de nous adresser.

Namur, ce 27 prairial an X (16 juin 1802)."

(*) Isidore Juste François Clément de Cléty note par ailleurs que la cathédrale "... n'étoit qu'un hideux repaire de soldats prisonniers, sans autels, ni rien autre chose que les 4 coeurs en état de pouvoir y célébrer l'office divin...".

"... quant aux paroisses de la campagne..." : la seule information à peu près certaine est qu'il y a toujours eu un curé à Wierde.

Les vicaires généraux ordonnent la fermeture de tous les oratoires privés dès que les églises et chapelles nécessaires au culte auront été remises en état.

Le 6 juillet 1802, Monseigneur Claude Léopold de Bexon fait son entrée solennelle à Namur. Conformément à la volonté du préfet Pérès, il ordonne aussitôt à tous les ecclésiastiques de lui adresser, pour le 20 thermidor an X (9 août 1802) au plus tard la déclaration suivante :

"Je soussigné ... (relater ici la qualité) demeurant dans la commune de ... déclare

que j'adhère au Concordat, et que je suis dans la Communion des Evêques nommés par le premier Consul, et institués par le Pape. En foi de quoi, j'ai signé la présente à ... le ... du mois de ... an X de la République française."

L'autorisation d'exercer les fonctions ecclésiastiques et de célébrer la messe est subordonnée à la signature de cette déclaration.

L'abbé Albert Joseph Lekeu, ex-bernardin, curé de Wierde depuis 1800, signe la déclaration, marquant son adhésion au Concordat, le 21 thermidor an XI (9 août 1803 soit un an et un jour après la date limite fixée par l'évêque).

L'EVEQUE ET LE PREFET

L'abondant courrier échangé par l'évêque de Namur, notamment avec le conseiller Portalis, et avec Mgr Bernier, évêque d'Orléans, témoigne de sa bonne volonté et de ses multiples efforts pour faire renaître la paix et la tranquillité dans son diocèse. Malheureusement, il doit faire face à la jalousie et aux agissements vexatoires et tortueux du préfet Pérès.

"... j'ai et tous les diocésains besoin de votre considération, et de votre entremise, pour y (dans mon diocèse) remettre la paix et la tranquillité troublées par le préfet, qui par sa haine, et ses persécutions contre les prêtres, et son mépris pour la noblesse, qui dans ce pays-ci est très nombreuse et pour laquelle le peuple a conservé un attachement rare, et le plus profond respect, s'est rendu infiniment odieux à toutes les classes de citoyens..." (lettre de Mgr de Bexon à Mgr Bernier, le mardi 11 brumaire an XI - 2 novembre 1802).

Rappelons que c'est le préfet Pérès qui, malgré les nombreuses protestations,

ordonna la démolition de l'église Notre-Dame à Namur.

Par ailleurs, l'évêque a toujours à faire face aux manoeuvres de désorganisation menées par les "stevenistes" (partisans de Corneille Stevens, ancien administrateur du diocèse), qui refusent d'adhérer au Concordat et aux "articles organiques".

Complicant encore la situation, un malentendu s'est installé entre l'évêque et le préfet à propos des attributions des curés "primaires".

Qu'est-ce qu'un curé "primaire" ? Qu'est-ce qu'une "succursale" ? Voici l'explication de Mgr de Bexon lui-même :

"Le curé primaire, le curé unique que le Gouvernement reconnaît dans chaque justice de paix, ne sera dans mon plan, pas le curé particulier d'une seule paroisse du canton, ce qui en concentrant son zèle et ses talents dans un coin d'une justice de paix, le rendrait à peu près inutile au bien général de la religion et de l'état, mais je les instituerai curés de tout le district de cette justice, qui formera sa Paroisse; je lui en donnerai le gouvernement spirituel, et la charge d'âmes, sous mon autorité; je mettrai sous sa houlette le clergé aussi bien que les fidèles.

Cette justice de paix, cette paroisse sera soudivisée en succursales, qui seront gouvernées sous la surveillance du curé primaire leur supérieur immédiat, par des desservants, que j'appellerai curés secondaires, quoiqu'amovibles, soient honorés par leurs supérieurs de toute la considération dont leur position peut être susceptible. (...)

Lorsque les localités et autres circonstances l'exigeront, je donnerai des vicaires à ces curés secondaires.

Les curés primaires correspondront immédiatement avec moi, pour toutes les parties de leur paroisse; ... (ils seront) des espèces de chorévêques, les ressorts par le

moyen desquels je donnerai le mouvement aux curés secondaires, qui seront les rouages de la machine." (extrait d'une lettre de Mgr de Bexon à Portalis le 5 novembre 1802).

ORGANISATION OU ... DESORGANISATION ?

Soumettant au conseiller Portalis, le 5 novembre 1802, son plan d'organisation du clergé pour le diocèse de Namur, il l'introduit par cette phrase significative :

"s'il est possible de mieux faire, au moins ne l'est-il pas d'apporter plus de bonne volonté et d'application pour réaliser les espérances du Gouvernement".

Mais le préfet Pérès fait traîner les choses, exige de l'évêque plus que n'en attend le Gouvernement français et refuse d'approuver son plan.

L'évêque fait part à Portalis du *"mécontentement et murmure général"* causés par la mauvaise volonté mise par Pérès à donner son approbation.

Le 9 juin 1803, enfin, Pérès accepte l'*"Organisation du Diocèse"* et Portalis la soumet à Bonaparte le 27 juin 1803.

La ville de Namur étant divisée en deux cantons de Justice de Paix, entre lesquels *"les rivières de Meuse et de Sambre servent de ligne de démarcation"*, l'*"Etat des Cures et Succursales"* répartit les localités entre ces deux circonscriptions.

C'est ainsi que la Justice de Paix de Namur-Sud, *"située au de-là de ces deux rivières du côté du midi"* a pour église paroissiale Wierde dont le territoire comprend *"la commune de Wierde et celle de Sart-Bernard"* (leur séparation n'interviendra que le 12 mai 1870).

De l'église paroissiale "primaire" de Wierde dépendent dix succursales :

- Jambes, qui comprend Velaine et Amée,
- Malonne,
- Andoy,
- Dave, y compris Naninne (qui, en tant que commune, ne sera séparée de Dave qu'en 1859), Fools (aujourd'hui Fooz, hameau de Wépion) et Wépion,
- Live, avec Brumagne et Erpent,
- Lustin,
- Assesse, avec Sorinne la Longue et Miannoie,
- Courrière et Maillen,
- Crupet avec Yvoy et Jassogne,
- Florée.

Le ministère de l'abbé Lekeu, curé de Wierde s'étend donc sur un territoire très vaste.

Cette organisation, qui a le mérite d'enfin permettre le rétablissement du culte, présente cependant de multiples inconvénients et suscite des protestations.

Certaines paroisses d'avant la Révolution sont réduites au rang de simples succursales ou disparaissent purement et simplement. La paroisse de Sart-Bernard est réduite au rang de chapellenie desservie par la paroisse de Wierde. Un décret de 1807 précisera que le prêtre qui y est attaché n'exerce qu'en qualité de vicaire ou de chapelain.

A la campagne, le regroupement de hameaux entre lesquels les distances sont grandes ou les communications impossibles (passages à gué impraticables...) empêche les paroissiens de se rendre à l'église et entrave les relations entre le curé "primaire" et ses succursales. De Wierde à Florée, par exemple, à une époque où l'on ne se déplace pratiquement qu'à pied ou à cheval, le chemin est long !

L'EVEQUE ET BONAPARTE

C'est en 1803, le 5 août, que Bonaparte, accompagné de son épouse, honore Namur d'une visite.

Devant les autorités et le clergé réunis, il reproche à Mgr de Bexon les désordres religieux dont son diocèse a été le théâtre. L'évêque, accablant les stevenistes, Bonaparte l'interrompt :

"Un évêque devrait parler avec plus de charité. Si vous aviez travaillé à mériter l'estime et la confiance de votre diocèse, les troubles qui ont agité ce département ne seraient pas produits... Pourquoi ne vous entourez-vous pas d'ecclésiastiques respectables et éclairés, et ne suivez-vous pas leurs avis ? Car je sais que vous avez dans votre diocèse des hommes savants, plus dignes que vous, Monsieur, de la confiance et de l'estime du public. Pourquoi avez-vous éloigné votre premier conseil ? Un évêque incapable, comme vous l'êtes, d'administrer un diocèse doit rassembler autour de lui des personnes éclairées et suivre en tout leurs conseils. De tout ce que j'ai fait pour le bien de la religion en France, une seule chose me cause du repentir, c'est, Monsieur, de vous avoir nommé à l'Episcopat."

Les relations entre le préfet et l'évêque ne s'améliorant pas, ce dernier se résout à donner sa démission le 15 septembre 1803.

UN EVEQUE PROVENCAL

Le vicaire général Jardinet du Coudray veille au destinée du diocèse jusqu'à la nomination du 17^{ème} évêque de Namur, Charles François Joseph Pisani de la Gaude, le 15 août 1804.

Originaire d'Aix en Provence, Mgr Pisani est fermement persuadé, en arrivant à Namur, qu'on y parle... flamand !

Moins d'un mois après son arrivée, il écrit au cardinal Caprara *"Hélas ! c'est un grand fardeau que la divine Providence vient de m'imposer..."*. Plus tard, il écrira au fils de Portalis, devenu Ministre des Cultes, *"La circonscription des paroisses de mon diocèse, faite par feu M. De Bexon mon prédécesseur, était plutôt une désorganisation qu'une organisation"* oubliant que c'est Mgr de Bexon qui a eu la tâche la plus dure, qu'il fut sans cesse contrarié par les remaniements prescrits par le gouvernement et les exigences de Pérès et que lui-même n'a fait qu'achever ce que son prédécesseur avait commencé.

Une nouvelle réorganisation des paroisses et succursales est exigée par un décret impérial (Napoléon sera sacré le 2 décembre 1804, mais il porte déjà le titre d'empereur) du II prairial an XIII (31 mai 1804) qui prescrit leur répartition en deux catégories : celles mises à la charge du Trésor public et celles mises à la charge des communes. C'est de ce décret que date l'obligation faite aux communes, toujours d'application aujourd'hui, d'entretenir et réparer le presbytère, ou, à défaut de presbytère, de mettre un logement à la disposition du curé ou de lui allouer une somme équivalente au montant du loyer d'un logement convenable.

Dès la mi-octobre, Mgr Pisani soumet au maire de Namur un nouveau plan, approuvé par le préfet Pérès, le 30 frimaire an XIII (21 décembre 1804).

On relève, dans le *"Démembrement des paroisses et succursales actuellement existantes à la charge du Gouvernement"* : sous la Justice de Paix de Namur-Sud, une église paroissiale : Wierde, et cinq succursales dont Lives et Dave (la copie que possèdent les Archives de l'Evêché à Namur est incomplète, l'original est conservé à Paris).

Quant aux succursales mises à la charge des communes, il y a pour le canton de Namur-

Sud : cinq succursales, dont Jambes (avec Amée et Velaine), Malonne et Andoy (y compris Erpent). Il est prévu qu'elles seront payées "soit sur les octrois, ou par des souscriptions, abonnements et prestations volontaires, ou de toute autre manière convenable".

LA CARTOGRAPHIE AU SECOURS DE L'EVEQUE

Cette nouvelle répartition n'a qu'une incidence financière; mais elle ne satisfait pas toutes les communes. A la fin d'une transcription de la "circonscription deuxième des paroisses de la Ville de Namur", le curé de Notre-Dame note "La première fut faite et a commencé le 9 avril 1803 et a fini sa carrière le 5 juillet 1805, où la deuxième prit naissance, et cette deuxième est encore mal torchée et arrangée."

Tant au secrétariat de l'Evêché qu'à la Préfecture, c'est "par paquets" que les lettres de plaintes et de réclamations affluent.

Mgr Pisani écrit donc à tous ses curés pour leur faire part des difficultés qu'il rencontre et il leur suggère de faire lever, afin de lui venir en aide, une carte de leur paroisse.

"Cette carte tracée simplement par des crayons coloriés, doit désigner les paroisses et les annexes, leur situation respective, l'état des chemins, des torrens, ravins ou montagnes, et la distance qui se trouve entre les différents endroits, d'après une échelle que vous placerez au bas de la carte. (...)

Au cas que la levée de cette carte vous occasionnerait des frais que je ne puis prévoir, je viendrai à votre secours."

DES VIEILLARDS BLANCHIS...

En 1805, une lettre de Mgr Pisani au nouveau Ministre des Cultes, Félix Julien Jean Bigot de Préameneu, Comte de l'Empire, fait état du manque de prêtres - déjà ! Il y traite ses curés de "vieillards respectables blanchis dans les travaux du Saint-Ministère".

Qu'en est-il à Wierde ? L'abbé Lekeu, curé, a 65 ans et le vicaire desservant Sart-Bernard, Simon Hubin, ex-benardin, ex-religieux de l'abbaye de Grand Pré, a 61 ans.

A cette lettre est jointe un "Etat des vicaireries dans les diverses paroisses du diocèse de Namur".

Les vicaireries du canton de Namur-Sud sont :

- Sart-Bernard, paroisse de Wierde,
- Maillen, paroisse de Corrière,
- Yvoi, paroisse de Crupet,
- Sorinne-la-Longue, paroisse d'Assesses,
- Erpent, paroisse de Lisves
- Naninne, paroisse de Dave.

NB Le document utilise le terme "paroisse" alors que précédemment seule Wierde était citée comme "paroisse", les autres églises étant désignées sous le terme de "succursales". On remarque également que Erpent est citée comme vicairie de Lives, alors que dans la liste des succursales mises à charge des communes, Erpent est une dépendance d'Andoy.

En 1807-1808, pour la troisième - et dernière - fois sous le régime français, intervient une restructuration des cures et succursales, prescrite par un décret impérial du 30 septembre 1807, en vue de réduire leur nombre d'un tiers environ pour l'ensemble du diocèse.

A Namur, l'évêque et ses "dignes coopérateurs" oeuvrent "près de dix heures

par jour" au nouvel "Etat des cures et succursales" qui sera approuvé par le décret impérial du 28 août 1808.

Du canton de Namur-Sud et de la cure primaire de Wierde relèvent onze succursales, parmi lesquelles :

- Jambes, y compris Velaine et Amée,
- La Plante, faubourg de Namur, et Wépion, y compris Notre-Dame au Bois (*) et le désert et Maison de Marlagne,
- Malonne, y compris Lalache, les maisons à droite de la Sambre qui dépendaient de Floreffe,
- Dave, y compris Foolz et Naninnes
- Lives, Beez et Loyers, y compris Brumagne, la Tête du pré, la ferme de Bossimé,
- Andoy avec Erpent...

(*) L'actuelle "ferme de Notre-Dame au Bois", à la limite de Wépion et de Malonne, est la maison du desservant; de la chapelle, il ne reste rien.

Si, pour l'ensemble du diocèse, le nombre de cures et succursales diminue, la cure primaire de Wierde quant à elle hérite d'une succursale supplémentaire par rapport aux plans précédents : La Plante avec Wépion et la Marlagne.

LA BELGIQUE HOLLANDAISE

Janvier 1814, les victoires des alliés (prussiens et russes) mettent fin à la domination française sur la Belgique. Un gouvernement provisoire est mis en place, qui s'empresse de publier la déclaration suivante :

"Toutes les affaires ecclésiastiques resteront en mains des autorités spirituelles qui soigneront et surveilleront en tout les intérêts de l'Eglise. C'est donc aux autorités

ecclésiastiques que l'on devra s'adresser pour tout ce qui concerne la religion."

Guillaume 1^{er} de Hollande, nommé souverain du Royaume des Pays-Bas le 1^{er} octobre 1814 négociera, en 1827, un nouvel accord avec Rome, la "Convention entre Sa Sainteté Léon XII, Souverain Pontife, et sa Majesté Guillaume 1^{er}, Roi des Pays Bas", qui confirme le Concordat de 1801 et l'étend aux Pays Bas du Nord.

Sous le régime de la Belgique indépendante, de nouveaux remaniements seront rendus nécessaires, en raison de l'extension de nouveaux hameaux.
(à suivre)

Jacqueline Blondiaux

Sources :

François JACQUES, *Le rétablissement du culte catholique à Namur après la Révolution*, Ed. Duculot, 1962.

Joseph ROLAND, *Le Comté et la Province de Namur*, Wesmael-Charlier, 1959.

La Constitution civile du clergé, dans Georges BORDONOVE, *La vie quotidienne en Vendée pendant la Révolution*, Hachette, 1974.

(*) La première partie de l'histoire de la paroisse de Wierde a paru dans le Crespon N° 19 de décembre 1994.

Il serait bon de relire également l'article consacré à la paroisse d'Andoy, dans le Crespon N° 18.



Classement comme ensemble architectural du site champêtre de Wierde et comme monument des bâtiments et mur de clôture de la ferme de Reppeau

Dans le Crespon N° 16 de décembre 1993, Jacky Marchal nous présentait la procédure de classement de l'ensemble architectural de Wierde.

Ces lignes, extraites de Namur-Magazine N° 7, de juin 1995, signées Gérard Lamblot, relatent l'aboutissement de la procédure :

"L'enquête publique de classement lancée le 2 juin 1993 vient de connaître un dénouement heureux. L'ensemble architectural regroupe l'église Notre-Dame du Rosaire, le presbytère, une chapelle, différentes fermes et habitations des rues de Jausse et Fond du Village présentant un intérêt architectural certain et s'inscrivant harmonieusement dans l'unité du quartier. Ce site champêtre n'a guère subi de dépréciation, malgré l'implantation toute proche de l'autoroute. Il méritait d'être préservé. La zone de protection prévue permettra de sauvegarder la qualité de cet ensemble architectural et de poursuivre une conservation intégrée."



QUI DIRA LE BAUME D'UN SOURIRE...

...
Le premier contact avec l'univers concentrationnaire était un tel choc que certains de nos camarades en sont morts dans les jours qui suivirent leur arrivée.

Et nous, pétrifiés d'horreur, nous essayions de comprendre les nouvelles lois auxquelles nous étions soumis.

Et nous ne comprenions pas.

Pourquoi les hommes s'acharnaient-ils à nous humilier, nous battre, nous affamer, essayaient de nous détruire dans nos forces morales, spirituelles.

Alors, au début, sans nous concerter, chacun d'entre nous a commencé à résister selon ses croyances, sa foi.

Les croyants, israélites, protestants, catholiques, croyant en un Dieu unique et se référant à la même source, la Bible, là où il est dit "que l'on ne peut désespérer de l'homme puisqu'il est à l'image de Dieu", se reconfortaient à cette espérance, malgré les SS qui nous donnaient un visage déformé de l'humain.

Déformé, justement, il nous revenait donc le privilège de le "re-former", d'être de plus en plus homme en pratiquant la foi en Dieu et dans l'homme, l'espérance en Dieu et en l'homme, en pratiquant la charité, l'amour des autres.

Ainsi nous arrivions à ce paradoxe : plus les bourreaux s'enfonçaient dans l'abjection, plus les victimes se haussaient au-delà d'elles-mêmes.

Qui dira le réconfort que pouvait apporter l'attention d'un camarade, la bouchée de pain ou la soupe partagée lorsqu'on croit que l'on va sombrer, car on a faim et froid dans son corps, dans ses os, dans son âme.

Qui dira le baume d'un sourire, d'une pression de main, du mot dit ou du silence compréhensif, qui dira tous les mercis exprimés ou silencieux adressés à tous ceux qui pratiquaient la solidarité en étant eux-mêmes épuisés.

C'était cela aussi les camps : la fraternité, l'amitié, l'amour, la compassion, la tendresse.

Ce qui explique que 39 ans après nous ayons pour nos camarades un sentiment affectif comparable à aucun autre.

...
Je voudrais ajouter que, souvent, lorsque les croyants se réunissaient en petit groupe pour prier (ce qui était défendu et amenait des punitions sévères) nos camarades incroyants faisaient le guet.

Dans cet enfer où nous nous formions, nous avons découvert la véritable grandeur de l'homme.

Dépouillés de tout, même de notre identité, nous n'étions plus dans "l'avoir" mais dans "l'être" et nous nous acceptions différents dans nos conceptions, nos idéologies, nous retrouvant unis dans l'idée que nous nous faisons de la dignité de l'homme.

Discours prononcé par Madame Pons (prisonnière politique de Ravensbrück) lors d'un rassemblement à la Baule en 1984, communiqué par Monsieur Jules Tasiaux.

LES BALOUJES REVIENNENT...

Andoy, rue des Balaives le 25 janvier 1990.

C'est la tempête. Il est 6 heures 30 lorsqu'une violente rafale de vent brise net un vieux prunier.

Quelques jours plus tard, en arrachant les restes de l'arbre, je découvre quelques gros vers blancs d'environ trois centimètres emmêlés dans les racines.

Mais qu'est-ce donc que ces gros vers?

Une rapide consultation de livres d'entomologie confirme ma première impression: ces grosses larves à tête brune et rugueuse sont des larves de hannetons.

Pourtant, depuis le 15 juillet 1979, je n'ai plus aperçu de hanneton vivant à Andoy. C'est dire ma surprise de trouver autant de larves d'une espèce que j'aurais pu croire en voie de disparition. Eh bien, voilà qui confirme le contraire, si toutefois les larves arrivent au terme de leur métamorphose. En principe, ce devrait être le cas après une période de développement de trois ans...

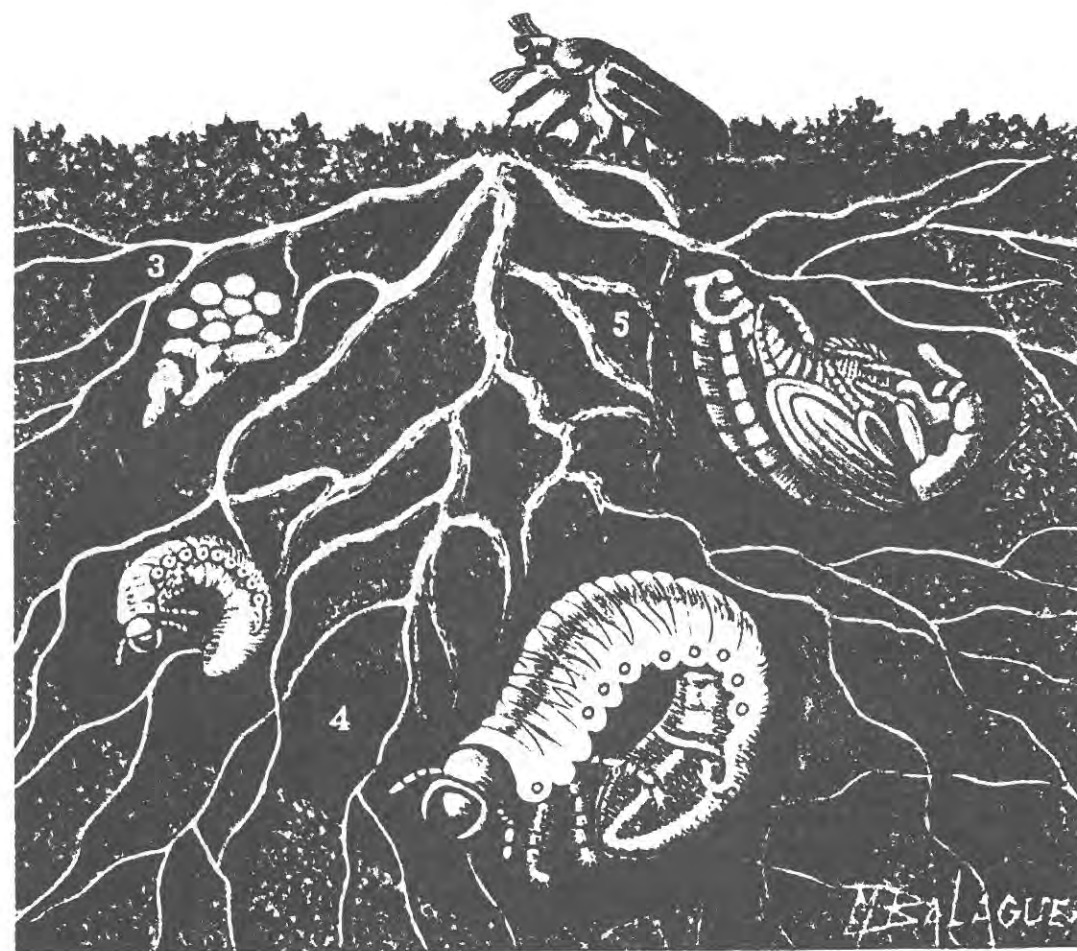
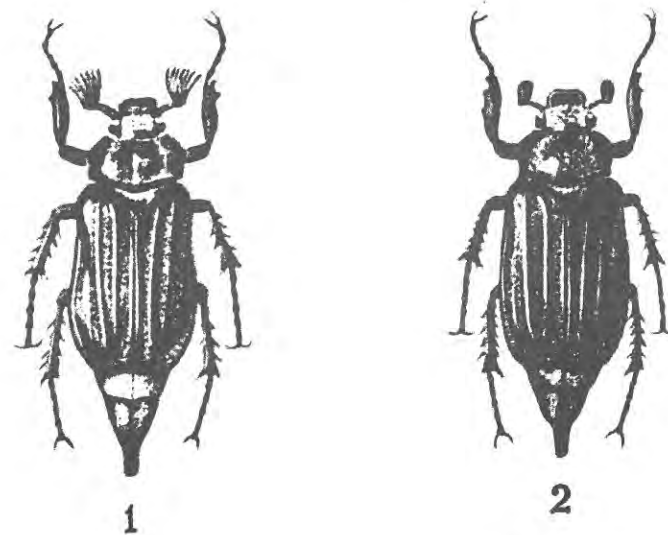
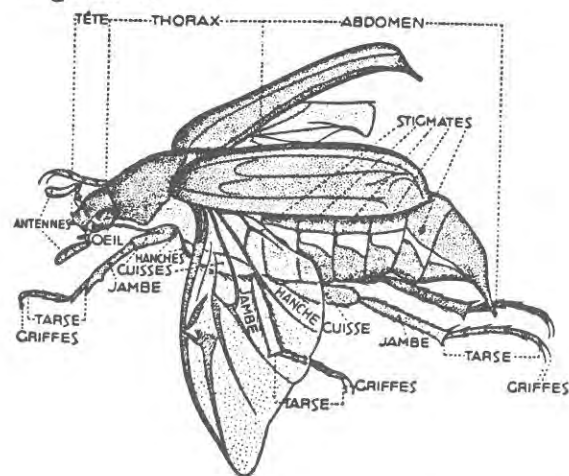
LE HANNETON EST UN MELOLONTHA

En latin, le hanneton a été dénommé *melolontha*. C'est un coléoptère lamellicorne qui fait partie d'une famille d'insectes qui compte plus de 19.000 espèces, dont une centaine en Europe: les *scarabaeidae*. Cette famille peut encore être divisée en deux groupes principaux: un groupe qui se nourrit d'excréments et qui est dit *coprophage* (les scarabées) et l'autre groupe qui se nourrit de matières végétales et qui est dit *phytophage* (les hannetons).

Alors que les coprophages sont généralement utiles, les hannetons sont très nettement nuisibles.

Le plus grand et le plus courant est le *Melolontha melolontha* dit hanneton commun.

C'est un bel insecte qui peut atteindre trois centimètres de long. Il a un corps oblong, un peu épaissi après le milieu, et, au dessus, entièrement revêtu de petites pilosités blanchâtres. La tête est noire, les yeux sont formés de centaines de petites facettes que l'on peut bien voir à la loupe; sur le front deux antennes formées d'articles mobiles terminés par une sorte de peigne composé de lamelles qui peuvent se rapprocher ou s'écarter en éventail; la bouche est complexe et efficace, instrument de la redoutable voracité du hanneton. Le thorax porte deux paires d'ailes, les premières, très dures et d'une couleur brun-roux, sont appelées les élytres. Ce sont elles qui donnent à l'insecte la dureté de la carapace. Elles protègent les autres ailes membraneuses qui se rangent en plusieurs plis soignés sous les élytres. Du côté ventral, le thorax porte encore trois paires de pattes terminées par des crochets. L'abdomen noir est divisé en articles garnis de triangles blancs. Au dessus de chaque triangle, on peut distinguer un petit orifice en forme de boutonnière: ce sont les orifices respiratoires ou stigmates.



Doc. I.R.Sc.N.B.

Melolontha melolontha (LINNÉ)
Hanneton vulgaire
1. mâle - 2. femelle - 3. oeufs et jeunes larves -
5. larves - 6. nymphes

Il existe d'autres variétés de Melolontha que le hanneton commun, notamment le *Melolontha Hippocastani* qui a une pilosité blanchâtre plus abondante sur l'avant-corps.

LE HANNETON EST UNE BALOÛJE

En wallon namurois, on appelle le hanneton une *baloûje* (de baller), sans doute par allusion au vol tournoyant et ondulant de l'insecte. C'est d'ailleurs ce qu'évoque l'expression "*awè s'tièsse baloûje*".

Parmi les genres de *baloûjes*, il y a celui qu'on appelle *capucin*, par opposition à une autre variété dite *meunier*. Le meunier, vraisemblablement le *Melolontha hippocastani*, se distingue essentiellement du capucin par la pilosité blanchâtre de l'avant-corps plus abondante, ce qui peut faire penser à un meunier couvert de farine. Le capucin doit peut-être son origine à une pilosité moins abondante (ça, c'est moi qui le dit!), et à sa physionomie corsetée dans un habit brun-roux...

LE DANGER DES BALOÛJES

Fin avril, début mai, et parfois, lorsqu'il s'agit de la variété dite *de la Saint Jean*, au début de l'été, les *baloûjes* sortent et viennent souvent s'écraser contre les fenêtres éclairées. Lorsqu'elles volent, leur bourdonnement peut effrayer. Pourtant, en ce qui nous concerne, c'est un insecte tout à fait inoffensif.

Il n'en est pas de même pour la végétation...

Comme on l'a déjà dit, les *baloûjes* se nourrissent de végétaux. Le problème se pose lorsqu'elles sont en abondance, car elles peuvent occasionner beaucoup de dégâts aux arbres et aux plantes. Dans le passé, cela a déjà été le cas dans nos régions. D'après d'anciens auteurs, durant certaines années

favorables à leur pullulation, les *baloûjes* ont même causé des ravages comparables à ceux occasionnés par les sauterelles en Afrique. On appelait ces années des *années à hannetons*, comme en 1936, à Genk, où une seule secousse imprimée à un arbre faisait parfois tomber cinq kilos de *baloûjes*. Le problème est tellement sérieux que la langue française a même prévu un mot pour qualifier l'opération qui a pour but de détruire les hannetons: le hannetonnage, et un verbe pour en décrire l'action: hannetonner.

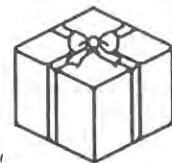
C'est peut-être aussi cet aspect ravageur et gâcheur qui a amené dans le langage populaire l'expression de *baloûdji l'ovradje*, ou encore de *k'est-ce ki t'baloûjes là?*

LES BALOÛJES JEUX D'ENFANTS

Réputé nuisible, l'insecte est malmené jusque dans les jeux d'enfants. Il n'y a donc rien d'anormal à ce que ces coléoptères leur servent de jouet comme hélicoptère. La technique consiste à leur faire passer un fil à coudre au travers de l'extrémité de l'abdomen, de le faire tenir par un noeud, et de se promener avec l'insecte volant au bout du fil. Plus souvent encore, les enfants font tourner l'insecte au bout du fil afin qu'il déploie ses ailes et bourdonne. On dit alors qu'on *fé préchi les baloûjes*, peut-être parce que leur agitation bruyante fait alors penser aux gesticulations d'un prédicateur (tiens, tiens, cela me fait penser à quelqu'un...).

En France, un jeu illustre le nom de *prêcheux* parfois donné au hanneton. Ce jeu consiste à attacher l'insecte avec un fil dans une espèce de chaire faite en papier cartonné, en ayant soin de laisser paraître les premières pattes. En faisant des efforts pour s'échapper, il rapproche ses antennes et semble avoir un bonnet carré, il tire la tête, étend ses pattes, ce qui lui fait parfaitement imiter les gestes d'un prédicateur.

Enfin, parmi les anciens, qui ne se souvient des inquiétudes du maître d'école face au bourdonnement des *baloûjes* enfermées dans une boîte cachée dans un coin de la classe...



Bzzzz...

LES BALOÛJES ONT D'AUTRES NOMS

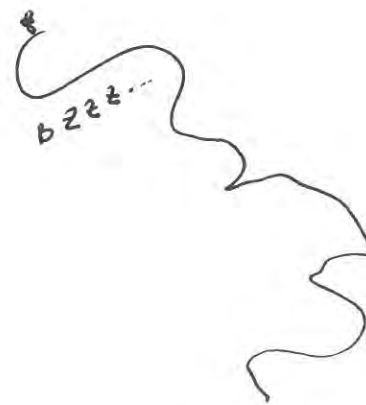
Outre les appellations de *baloûje* ou de *prêcheux* (et des variantes selon les régions), le hanneton porte d'autres noms. Ainsi, à cause du bruit qu'il fait en volant, on l'appelle dans la région de Lessines ou de Ath le *bru(w)an* (de bruyant), et, en Gaume, c'est le *hûrlô* (de hurler).



Li précheux



L'arnicôt

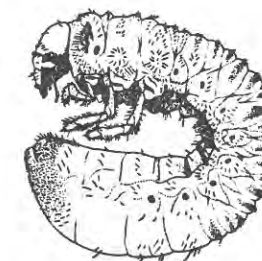


Li bruwan ou hûrlô

Un autre nom utilisé dans le sud Luxembourg pour désigner le hanneton est l'*Arnicô* (de Arnaud). Serait-ce que le nom appellatif du cocu (Arnaud) est devenu le nom habituel du hanneton? Si on pense à la représentation facétieuse des maris trompés avec des cornes, et à notre insecte aux antennes évocatrices de cette situation, on peut imaginer ce qui a amené nos anciens à joindre à leur esprit d'observation leur ironie familière. Comme le conclut d'ailleurs si bien Maurice Piron dans un article sur la question: "*la plaisanterie a d'autant plus de sens que les cornes du hanneton mâle sont visiblement mieux développées: elles comportent sept lamelles au lieu de six chez la femelle...*".

LES LARVES SONT PLUS NUISIBLES

Le pire avec les hannetons, ce n'est pourtant pas les *baloûjes*, mais leurs larves qu'on appelle en français le *man*, ou encore en wallon *tchalon*, *vièrs blancs* ou *molons* (tiens, on en connaît déjà quarante à Namur!).



Onk dès 40 molons?

En effet, pour se reproduire, le hanneton pond des oeufs en terre dont des larves vont éclore et s'enfoncer profondément dans le sol. Elles vont se développer durant trois ans, période au cours de laquelle elles vont dévorer les racines des plantes, les betteraves, les pommes de terre, ... Elle peuvent ainsi causer des dégâts considérables, à tel point qu'on évalue à cinq mans par

mètre carré de terrain la densité suffisante pour empêcher tout reboisement dans les plantations forestières.

Et que dire si il y en a encore plus! Ainsi, en 1991, dans la région d'Anvers, chez mon beau frère, toutes les racines de son gazon ont été dévorées par ces larves. Lorsque la pelouse a été retournée, sur une surface de 5 ares, un seau de 10 litres a été à moitié rempli de vers blancs...

LES BALOÛJES REVIENNENT

29 avril 1993. La journée a été chaude. Il commence à faire nuit. Le chat joue avec ce qui paraît être un gros papillon de nuit. Par curiosité, je m'approche pour constater qu'en fait de papillon, il s'agit d'une *baloûje*!

Au fait, c'est vrai, il y a trois ans, le 25 janvier 1990...

Mais alors, il devrait y en avoir d'autres!

En écoutant attentivement, j'entends des bourdonnements en l'air suivit de petits bruits de chocs dans les arbres: il s'agit des *baloûjes* qui viennent de se métamorphoser dans leur forme finale et qui, de leur vol maladroit, se cognent lourdement dans les branchages. Au nombre de chocs, il doit y en avoir beaucoup.

Plus tard, les bruits révélant la présence de ces gros coléoptères disparaissent. Il ne reste d'eux que ça et là quelques spécimens morts.

Mais où sont parties les *baloûjes*?

Elles ont fait leur dernier voyage. En les observant préparer leur envol, on peut les voir gonfler des sacs aériens par dilatation des trachées en soulevant leurs élytres. On dit qu'elles *content leurs quôts*, ou encore qu'elles *font leurs pakèts*.

Pour les femelles, une fois qu'elles *se sont-st-èkèwîyes* (en français, cela a donné lieu à l'expression *se tenir par le cul comme des hannetons*) un des derniers envols sera pour aller vers un endroit où elles vont s'enterrer, dans un champs, un jardin ou un bois pour y pondre leurs oeufs.

Ceux-ci livrent rapidement des larves qui, au bout de deux ans, se nymphosent vers la fin de l'été dans le sol; l'adulte éclot en automne mais passe l'hiver sous terre, parfois à plus d'un mètre de profondeur. Il attend les heures chaudes du soir des derniers jours d'avril et du début mai pour sortir de terre...

Ces nymphoses nous ont déjà livré des *baloûjes* au début mai de ces deux dernières années.

Mais, comme ces insectes sont plus nombreux tous les trois ans, gare à 1996...

José BETTE

BIBLIOGRAPHIE

Outre des ouvrages de vulgarisation sur les insectes qui peuvent être trouvés dans toutes les bonnes librairies, j'ai consulté aussi:

Pour la partie entomologique:

A.Janssens, Faune de Belgique, Insectes coléoptères lamellicornes, 1960, Institut royal des sciences naturelles de Belgique.

Pour la partie linguistique:

J.Haust, Atlas linguistique de la Wallonie, T.8 (1994), La terre, les plantes et les animaux par M.G. Bouthier (Hanneton et Man, pp.278 à 286);

Bulletin de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie, 25, (1951), pp.185 à 190, *Arnicot* et les noms du hanneton en Belgique romane par M. Piron.

OPTIK + FUNKTION OSTERFLUS • AMANA CONSTRUCTA • UNIC DESIGN

TECSON • SMEG • BLANCO • DE DIETRICH

LA CUISINE PARFAITE S'ACHETE AUX CUISINES DESMET sprl

RUE PIRET PAUCHET, 10, NAMUR ☎ 081 / 22 45 45



PLACARDS
TABLES F

MAPE MARTIN MEUBLES
CUISINES ET SALLES
DE BAIN



ALLIA • FLIP • KUPERBUSH • LIEBHERR

NOVY • NEFF • KWC • FISHER PAYKEL • MAPE • CUISINE MARTIN • FRI FRI



FLEURS

Chaussée de Marche 90

5141 WIERDE

☎ (081) 40 11 24

Electricité Générale

s. a. E M A N

Chaussée de Marche 941

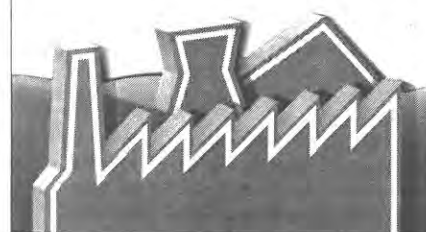
5100 WIERDE

☎ (081) 40 01 00 - 40 00 10

DETECTION VOL - INCENDIE

Location camion-grue - Elévateur 18 m.

TOUS LES SERVICES BANCAIRES
REUNIS SOUS UN MEME TOIT.



LES ARCHITECTES DE L'ARGENT.

EPARGNE

COMPTES

EMPRUNTS

ASSURANCES

CREDIT A L'INDUSTRIE

DANS NOTRE REGION C'EST AUSSI

Jean-Luc LAMBOTTE et Cie scs

Rue de Nanvoie, 2 Chée de Louvain, 367

5100 ANDOY-WIERDE 5004 BOUGE

☎ (081) 40 03 22 ☎ (081) 21 10 05

A L'AGENCE OU A VOTRE DOMICILE :

PLACEMENTS - FINANCEMENTS - ASSURANCES - DEVICES ETRANGERES - OPERATIONS EN BOURSE -
PRETS HYPOTHECAIRES - LIVRETS D'EPARGNE - PAIEMENTS DE TOUS COUPONS - A BOUGE : SALLE DE
COFFRE - BANCONTACT

Agnès et Antoine HESBOIS THYVIS

AGENTS AGREES

DE LA SOCIETE NATIONALE DE CREDIT A L'INDUSTRIE
ET DE L'OCCH

TOUTES OPERATIONS BANCAIRES

SUR RENDEZ-VOUS
A VOTRE DOMICILE
A VOTRE MEILLEURE CONVENANCE

☎ : 081 / 40 07 41
Avenue des Cytises, 9
5100 ANDOY-WIERDE



MULTI-MINI-SERVICES

"TREFOIS Léon."

5100 JAMBES

Tél. 081 - 308520

LAMBOTTE José

TRAVAUX DE MACONNERIE

(gros oeuvre, maçonnerie décorative)

TRANSFORMATIONS

BETON, CHAPES, CARRELAGES, ETC.

RUE DU PERSEAU 51 - 5100 ANDOY

☎ : (081) 40 10 96

R.C. Namur : 57.968 T.V.A. : 690.240.914. Entreprise enregistrée



assureur-conseil
prêts - placements

Rue du Fort d'Andoy, 15

5100 WIERDE ☎ (081) 40 16 77

IP Lambotte Patrice
Entrepreneur de jardins
Diplômé de l'Ecole Horticole de Gembloux

Création et entretien - Plantations
Tailles, élagages, abattages
Scarification, etc ...

Chaussée de Louvain 1000
5022 Cognalée

Tél: 081/21 57 06
ou 081/40 03 22